

Les figures de l'incertitude dans les controverses publiques autour des risques collectifs

Francis Chateauraynaud

Intervention au séminaire RISCO, Toulouse, 28 novembre 2008

Patrick Chaskiel :

On peut commencer... c'est la deuxième séance de l'atelier Risco, « Risque et communication », la dernière n'a pas pu se tenir parce que malheureusement Louis Quéré a eu un problème familial, on verra si on pourra le faire revenir, ce n'est pas certain non plus. Donc là Francis Chateauraynaud qui a accepté d'assurer le travail d'animation, à partir de ses travaux qui sont relativement bien connus. Alors la destination de ces séances c'est d'éditer quelque chose qui ressemblera à des actes. Alors on enregistre et il y a deux micros. Tu as prévu de parler 45 minutes, donc si vous intervenez dans la discussion, vous essayez de parler normalement, en tout cas ne pas marmonner. Par contre quand vous interviendrez je vous demanderais de vous présenter pour qu'on puisse vous attribuer la paternité de votre propos... Donc voilà, pour ne pas perdre de temps, tu veux nous dire un peu qui tu es pour ceux qui ne te connaissent pas ?

Francis Chateauraynaud :

Merci de cette invitation et de cette occasion de plus, parce que j'aime bien les séances de travail comme celle-ci, dans des espaces nouveaux, c'est le format idéal, parce que ça oblige à relire ou à reformuler les choses et on avance souvent par petit déplacement ... c'est un luxe qu'il faut maintenir, j'espère en tout cas que les transformations actuelles du régime de la recherche et de l'enseignement ne nous interdiront pas de faire ce genre de choses parce que c'est vraiment là que l'on apprend et que l'on développe des idées nouvelles, en modifiant de proche en proche les formes d'expression. Donc je me présente rapidement : je suis directeur d'étude à l'Ecole de Hautes études en Sciences Sociales, en sociologie... où je dirige un groupe de recherche, le Groupe de Sociologie Pragmatique et Réflexive, Sur la signification de cet intitulé je pourrai vous en dire plus, pourquoi ce label, qu'est ce que ça engage ... normalement ça devrait transparaître au fil de l'exposé... Donc si vous avez des questions sur mon activité, je veux bien passer par une phase questionnaire, audition et mise en examen, mais en gros vous trouverez tout en ligne. Je mets, depuis plusieurs années, c'est un des avantages quand on atteint un statut suffisant, on relâche un peu la pression, donc je mets en ligne mes pré-print, mes communications et mes textes de travail.... En regardant sur le site vous avez une idée du genre de préoccupation et de travaux... pour ceux qui veulent approfondir et je ferais plutôt référence, si je dois m'appuyer sur un document, pour cette session, à un bouquin... un article – c'est un lapsus, je n'arrive pas à finir un livre !- , un article qui s'appelle « Visionnaires à rebours », visionnaires au pluriel, avec en sous titre : « Des signaux faibles à la convergence de séries invisibles ». La version qui est en ligne date de décembre 2007. J'aurais pu faire quelques retouches mais je l'ai laissée comme ça, et c'est assez en prise je dirais avec le type de préoccupation que vous avez... en tout cas sur le fil risque... et je vais m'y référer à plusieurs reprises.

J'ai prévu de procéder en trois temps. Et il faudrait que quelqu'un me dise quand je dépasse le premier quart d'heure. Donc le premier point consiste à essayer de rappeler le programme scientifique dans lequel je me situe, d'en donner les éléments principaux. Un deuxième point fera un état rapide des enjeux et des discussions autour des risques aujourd'hui. La mise en perspective

que permet le recul dont on dispose par rapport au début des années 90, on va voir ce qui a fondamentalement changé et comment se formule aujourd'hui la problématique du risque, qui vous intéresse. En essayant surtout d'aller vers une clarification de la notion d'incertitude, puisque c'est ce qui m'a été demandé, donc j'ai fait l'exercice. Et puis un troisième point permettant de revenir à des applications on peut dire sur des dossiers, des matériaux, des corpus, de manière plus directe, et en proposant un cadre relativement transposable, qui marche en tout cas assez bien sur tout un ensemble de cas dans lesquels se jouent les rapports entre connaissance et action publique, puisque c'est de ça qu'il s'agit essentiellement dans cette affaire de risque.

1. Quel horizon pragmatique pour la sociologie ?

Donc premier point, la sociologie pragmatique... Ce que je fais aujourd'hui commence véritablement vers 1995-96. Il y a effectivement des travaux qui circulent pas mal réalisés auparavant, et par rapport auxquels il y a une sorte de rupture, qui est assez visible et lisible. Si vous prenez par exemple un ouvrage comme *Experts et faussaires*, 1995, comme point de comparaison, les préoccupations ont clairement changé. Ce qui est notable c'est qu'au cours des années 1996-97, la sociologie pragmatique commence à s'intéresser à des phénomènes longs, ce que l'on appelait avant le « macro », alors que jusqu'au milieu des années 1990, elle était restée fidèle à ses premières applications des années 1980, c'est-à-dire centrée sur les micro-situations. De fait, c'était la critique que nous faisions les collègues : vous ne vous intéressez qu'à des micro-phénomènes ! Certes étudier la relation entre des usagers et un distributeur de billet, c'est fort intéressant, on pouvait faire une thèse entière là-dessus, et poser le problème du statut des objets et des artefacts dans l'interaction, le problème de la situation, de l'action située, terme qui a eu un certain succès depuis ... d'ailleurs Louis Quéré pourrait en parler mieux que moi puisque c'est un grand défenseur de l'analyse de situation, il a rédigé un article, auquel j'ai répondu, intitulé « La situation toujours négligée ? » dans la revue *Réseaux*, on est en 1997, c'est un peu décalé dans le temps, mais il sentait bien que l'on s'éloignait de la situation précisément. Prenons un excellent exemple de ce changement de régime cognitif : vous prenez Luc Boltanski, celui des *Economies de la grandeur* avec Laurent Thévenot, qui élaborent un cadre axiomatique pour traiter les moments de disputes, de manifestations de la justice et de l'injustice etc, cadre très formalisé qui entend décrire le sens de la justice dans des contextes très précis, et dix ans après le même Boltanski publie *Le nouvel esprit du capitalisme*... Il parle toujours d'épreuves et de justice mais raisonne sur des décennies, voir des siècles puisqu'il s'appuie sur Wallerstein et sur l'histoire longue du capitalisme et nous parle d'entités macro-sociologiques. Il y a donc bien eu un déplacement et finalement, à notre échelle plus modeste, c'est aussi ce que nous avons fait avec Didier Torny. Dans le bouquin de 1999 sur les alertes et les risques, *Les Sombres précurseurs*, ce qu'on a essayé de dire, c'est que la pragmatique devait être capable de saisir des transformations et plus seulement des situations. On est passé de la description des situations à celle des processus longs, qui posent des problèmes intéressants en terme descriptif et épistémologique. Comment rendre tangible et manifeste la durée, puisque on est face à cette espèce de paradoxe d'une réactivation continue, en situation, d'épreuves passées et d'épreuves à venir...

Vous ne l'avez peut être pas vécu mais pour ma part je l'ai vécu assez intensément - à Paris on vit très intensément les modes intellectuelles, et la déception qui s'ensuit souvent - l'espèce de tornade que fut l'arrivée de l'ethnométhodologie qui a surgi chez nous à la fin des années 1980. Selon cette approche qui avait déjà agité des micro-milieus académiques depuis plus de 20 ans aux Etats-Unis, tout était tout le temps à refaire dans les situations, l'ethnométhodologie tentant d'expliquer, dans un jargon assez alambiqué, l'impérieuse nécessité dans laquelle sont les personnes de ré-activer

constamment en situation des cadres interprétatifs sans quoi le monde social n'a plus aucune consistance ni persistance. Quelque chose qui dure par exemple 15 ans, pour un ethnométrologue cela n'existe pas : seul existe un énoncé, et plus précisément quelqu'un qui va dire que quelque chose dure 15 ans mais il n'y a pas de durée en soi... Dans chaque contexte, il faut quelqu'un qui réinstalle l'énoncé et partant qui dispose d'ethnométhodes pour le fixer ou le reformuler de façon à le faire tenir – c'est de là qu'est venue cette attention en sociologie des sciences pour les dispositifs qui inscrivent dans la durée qui prennent le relais de l'énonciateur. Si on prend par exemple le dossier de l'amiante, il faut constamment le remettre en scène ... Il y a ainsi quelque chose de très intéressant dans cette démarche radicale, - il y a un gros livre qui a été publié suite à un colloque de Cerisy qui s'appelle *L'ethnométhodologie, une sociologie radicale* – Cette démarche consiste à aller au bout de l'argumentaire de l'indexicalité, du caractère situé et nécessairement actualisé du monde, et cela oblige à sérieusement argumenter l'ajout d'autres éléments ou entités sur ce socle sociologique. Pour certains théoriciens de la sociologie, le seul socle positif de la discipline repose sur l'observation d'acteurs en situations. Évidemment l'ennemi qui est visé ici c'est le sociologue quantitativiste qui va fixer les activités et les traiter comme des choses, les rendre calculables dans des espaces qui sont dissociés des actualisations en contexte. Ainsi des ethnométrologues se sont ingénié via la sociologie des sciences à montrer que même le statisticien passe son temps à réindexer les choses en contexte. Le déplacement opéré par le fait de s'attaquer à des processus qui durent parfois 20 ans, 25 ans, comme dans le cas de l'amiante, où la description débute dans les années 70, rompt ainsi avec la micro-sociologie mais sans revenir sur une position opposée, comme celle des champs et des habitus de Bourdieu. Alors on est en 1998-1999, le type de phénomène qui va nous intéresser, se situe entre l'alerte et la crise, et le prototype est alors la crise de la vache folle. Cette crise on l'a vue surgir en plein milieu de nos travaux : Didier Torny suivait déjà le dossier depuis 1994 et était remonté aux premières histoires de Kuru, des cas de Creutzfeldt-Jakob, de la mise en place d'outils diagnostics de certaines pathologies, et aux premières crises, notamment en 1990. Tout le monde l'a oublié, mais il y a une première crise de la vache folle qui était alors essentiellement une crise commerciale, où l'argument sanitaire était tout simplement utilisé pour peser dans des négociations et agir sur le marché. En 1996, avec la déclaration britannique et le caractère quasi-certain d'un passage de la maladie bovine à l'homme, on a une crise d'un nouveau genre. Mais pour caractériser ce genre de changement, il va de soi qu'il faut se placer dans la durée : chaque situation, chaque prise de parole, chaque épreuve ne vaut plus seulement par référence à un contexte défini hic et nunc mais dans une série d'épreuves, dans de longs enchaînements au fil desquels se déploient de nouveaux éléments.

Ce changement d'amplitude a posé des problèmes sérieux au concept de pragmatique. *Pragma / pragmata*, cela peut être entendu dans plusieurs sens – et à ce propos il y a une controverse avec Bruno Latour, on y reviendra sans doute. Donc le *pragmatisme*, selon les pères fondateurs américains, c'est d'abord le raisonnement par les conséquences, le conséquentialisme. Chez Peirce, qui est le véritable inventeur du terme pragmatisme et qui d'ailleurs se plaignait très tôt de l'usage qui en était fait dans les milieux des élites américaines et on trouve un texte qui invite à distinguer le « pragmatisme » du « pragmaticisme » - rien de tel pour garder un contrôle savant sur un concept que de trouver un mot imprononçable, enfin pénible ! Pouvait-on éviter que cela devienne ce que c'est devenu dans le discours des gouvernants qui se disent volontiers « pragmatiques » ? Au moins on reste dans la logique par les conséquences ! Mais le pragmatisme américain c'est avant tout une transformation de la philosophie puisque l'idée consiste à regarder, au lieu de raisonner de manière abstraite dans un système fermé visant la complétude, regarder le type d'effet dans le monde des théories. C'est un peu la règle pragmatique par excellence : une théorie est une bonne théorie si elle a de bons effets pratiques. Non pas parce que elle est jolie par exemple ou parce qu'elle respecte une axiomatique. L'application de ce principe se trouve notamment chez Dewey, dans sa théorie de l'enquête. Car justement, pour respecter le cahier des charges pragmatiques, Dewey développe une

théorie de l'enquête marquée par un principe de révision continue. L'enquête n'est plus réduite à une variante du raisonnement déductif mais est conçue comme un processus ouvert de reformulation, et surtout de reformulation des questions. Et Dewey va très loin puisque, tout en s'attaquant à l'épistémologie, il devient un des fondateurs de la démocratie participative. Les deux éléments, enquête et participation sont liés dans la notion de problème public : pour qu'une question soit reformulée de manière intéressante, il faut que d'autres enquêteurs entrent dans le processus. Cela veut dire que la science, et il est précurseur de ce point de vue, doit faire appel à d'autres acteurs pour redéfinir les questions qu'elle pose et les solutions qu'elle apporte. C'est donc dans ce processus de transformation du questionnement que le pragmatisme se définit. Mais *pragmata* en grec, c'est aussi ce qui désigne la chose, ce qui est dans le monde.

Ce deuxième point d'entrée, qui est aussi très intéressant, consiste à aller regarder, à aller au contact. Le pragmatisme refuse de traiter des choses à distance, dans une pure représentation, mais exige de se faire une idée précise de ce qui est engagé. C'est par là même une forme de réactualisation d'un projet ontologique, visant à saisir les choses dans leur mode d'existence, ce qui a suscité de nombreuses discussions sur les rapports entre pragmatisme et empirisme. Aller voir les existants tels qu'ils se manifestent, cela rapproche évidemment d'un programme sociologique, et plus précisément d'un programme qui prend au sérieux l'expérience dans le monde sensible : quels sont les signes, quelles sont les manifestations, les perceptions sur lesquelles je peux m'appuyer pour saisir ce qui est à l'œuvre et agir en conséquence ? Par exemple, dans le contexte qui est le nôtre ici et maintenant, si je détecte ce qui m'apparaît comme les premiers signes d'ennui, je vais modifier sans doute mon propos, son rythme, introduire des silences ou revenir à mes notes ou puiser dans le stock d'exemples susceptibles d'éloigner le risque d'ennui... Nous voici déjà dans la connexion entre pragmatisme et interactionnisme. Ceux qui ont lu Mead savent qu'il y a un passage assez direct, notamment quant au rôle attribué à la communication ... le pragmatisme a énormément influencé les théories de la communication, en particulier dans l'appréhension du feed-back et de la boucle d'intercompréhension...

Raisonnement par les conséquences, prise en compte du mode d'existence des choses mêmes, cycle d'interactions, ces trois piliers du pragmatisme américain entrent quelque peu en tension avec l'usage de l'idée de « pragmatique » telle qu'elle est développée par Kant, et qui concerne cette fois, pour aller vite, la bonne application du principe ou la justesse de la catégorie. Dans cette tradition qui a fortement marqué la philosophie continentale, il s'agit d'évaluer les conditions de validité de principes ou de catégories conçus a priori et le point de vue pragmatique consiste à vérifier si les concepts sont applicables au contexte. Etre pragmatique dans cette acception désigne celui qui sait ajuster les règles pour tenir compte de contraintes ou de conditions qui tendent à défaire la constitution propre d'un principe ou d'une loi, mais tout en maintenant ce partage en soi irréductible... On dit souvent qu'il faut être pragmatique, par exemple dans la rédaction d'une loi, pour éviter des effets pervers ou pour anticiper des exceptions. Cela va de la petite dérogation, du fait de déroger... jusqu'au bidouillage sur les bords. Donc toutes ces définitions du pragmatisme créent un espace de possibles, et aussi pas mal de malentendus. D'autant que dans les travaux menés au GSPR, on ajoute une quatrième acception, puisqu'on dit, au fond, que, pour que le pragmatisme ait un sens, il faut qu'il soit capable de se saisir des processus de longue durée. Mieux, il doit permettre de rendre compte de la manière dont ces processus sont saisis par les personnes dans les contextes d'action et de jugement, ce que, dans notre jargon, on appelle des « épreuves », c'est à dire des moments forts, des moments de vérité, des moments de confrontation, où tout le travail accumulé, par exemple le travail politique, le travail cognitif ou interprétatif, par exemple toute une série d'études ou une série d'expertises, va produire un effet dans un contexte donné. Tout n'est donc pas construit dans la situation, sans que l'on ait pour autant de grandes déterminations qui commandent les actes et les formes d'expression.

En redéfinissant l'enjeu pragmatique sous cette forme, vous allez voir tout de suite, dans la deuxième partie, comment ça se connecte assez facilement aux principaux sujets que je traite. Evidemment on retrouve un vieux problème des théories de l'argumentation, que l'on peut formuler ainsi : qu'est ce qui fait la force d'un argument ? Parce qu'une des questions à laquelle on a essayé de répondre est la suivante : qu'est ce qui fait qu'à un moment donné, dans un processus de négociation, au cour d'un procès, d'un débat public, d'une controverse scientifique, quelqu'un introduit un ou plusieurs arguments et parvient à renverser le rapport de force ? On peut dire : évidemment c'est parce qu'il a accumulé un certain nombre de ressources et qu'il les rend manifestes dans la situation, parce qu'il y a un long travail préalable d'alignement, d'articulation, de production d'éléments factuels, parce qu'il expose des choses établies et difficiles à défaire, et que ceux qui sont en face sont mis devant un point d'irréversibilité. En tout cas cela serait très coûteux de remonter à la source, de redéfaire, de redécoudre, redissocier ce qui est opposé... Pour donner un tour plus théorique à cette affaire de résistance des arguments, on trouve dans le pragmatisme une conception du réel comme ce qui résiste dans l'expérience, conception déjà présente chez William James, puisqu'au fond la définition du réel que donne William James, qui est d'ailleurs lié au fameux écrivain Henry James, c'est ce qui résiste. Est réel ce qui résiste dans l'expérience ... D'où l'intérêt qu'il y a à regarder comment nos acteurs font l'expérience, c'est-à-dire engagent des épreuves, et ce que l'on va essayer de restituer, de décrire sociologiquement, ce n'est rien d'autre que les procédés individuels et collectifs par lesquels on rend les choses tangibles, ou, pour laisser ouverte la question de la part de stratégie, comment on fait en sorte que les choses résistent ...

Tout ceci à d'importantes conséquences - si je suis « pragmaticien » je dois toujours penser aux conséquences de ce que je dis ! Enfin, il faut faire attention à ce genre de prémices, ça peut rendre complètement fou ! Par exemple, avant de parler de la force des arguments, peut-on dire plus précisément à quoi on reconnaît un argument ? C'est une question que se sont posés beaucoup de théoriciens depuis les sophistes, Aristote et Platon, et jusqu'aux théoriciens modernes de l'argumentation comme Perelman ou Toulmin. Si ça vous intéresse, vous avez tout un espace de discussions théoriques sur l'argumentation, que je ne vais pas développer ici, mais je renvoie aux ouvrages de Christian Plantin ou de Marianne Doury, avec qui je discute pas mal. Une conception que je reprends à Doury justement, dit qu'une argumentation c'est un discours construit pour résister à la contestation. Autrement dit, un bon argument c'est quelque chose qui a anticipé les objections de manière graduelle, en passant à travers un certain nombre d'arènes critiques, et qui y répond en retournant les contre-arguments selon des procédés adéquats. Lorsque vous avez en face de vous quelqu'un qui vous impressionne par la solidité de son discours, par exemple, ce qui est quand même quelque chose que l'on voit tous les jours, prenons par exemple un ministre de la recherche, je prends un exemple au hasard, c'est qu'il y a eu un travail de préparation à la critique et donc d'incorporation dans un certain nombre d'énoncés de toute une série d'épreuves passées, qu'il a pris en compte un certain nombre d'éléments qui pourraient servir d'objections en les réagencant pour qu'ils résistent. Objections, contre-objections, évidemment c'est la dynamique même des controverses qui est en jeu ici. C'est dit un peu sommairement mais voilà pour le cadre théorique. Comme je dois passer à la suite ... il me reste à peu près cinq minutes sur ce volet ?

Patrick Chaskiel :

Je te les donne, vas y. Ton avion est assez tard ?

Francis Chateauraynaud :

J'ai tout mon temps, c'est surtout pour vous ! Je ne voudrais pas vous faire fuir avant ! Donc cette attention portée aux épreuves argumentatives, cela nous amène à regarder comment, par quel type de choc, quel type de friction selon le concept développé par une anthropologue américaine, Anna

Lowenhaupt Tsing, je donnerai après la référence exacte si vous le souhaitez, qui a développé une sorte de théorie de la friction pour saisir les rapports complexes et conflictuels engagés dans chaque localité par ce que l'on appelle la globalisation De temps en temps on change un peu les mots pour voir si ça aide à déplacer le regard et à appréhender nos objets différemment... La friction c'est un autre mot pour parler du conflit, de la confrontation. Alors, dans la sociologie qui porte tout ça, sur quoi portons-nous le regard en priorité ? Sur des moments dans lesquels trois plans vont se mettre un peu à, disons à bouger, ou en tout cas à entrer en méta-stabilité : le plan des valeurs, que l'on peut appeler plan axiologique, car il est rare que des valeurs ne se retrouvent pas au cœur d'un conflit, ou qu'elles ne soient pas contestées dès qu'elles sont mises en avant. Par exemple si vous dites : « la biodiversité fait que je ne bougerai pas ces bâtiments, parce qu'il y a tout un micro milieu qui s'est installé autour et donc au nom de la défense de la biodiversité, je m'oppose à ce projet d'extension urbaine » ; ce faisant, j'ai brandi une valeur, laquelle est en passe d'être universalisée, la biodiversité. D'où vient-elle ? Alors, évidemment, elle a une histoire, et on peut en retracer la généalogie – ce qui permettra de voir que la biodiversité ça peut recouvrir toutes sortes de choses. La santé publique, l'environnement, la science, le savoir, l'égalité, la paix, ce ne sont pas les valeurs qui manquent. Les acteurs introduisent des valeurs et on peut s'intéresser aux moments de friction, où ces valeurs s'entrechoquent et posent des problèmes de hiérarchisation... « Oui la santé publique c'est bien mais quand les gens fument pour être moins stressés, s'ils bossent plus, non seulement ils gagnent plus, mais c'est bon pour la compétitivité des entreprises ». Ce n'est pas mon credo personnel mais on voit bien que tout système de valeurs appelle assez rapidement des valeurs opposées ! C'est le propre des controverses ! Cela dit, certains arguments vont gagner ou perdre en force en même temps que les valeurs qui vont monter ou descendre sur une échelle d'universalité. Par exemple, c'est quand même difficile aujourd'hui de sortir ça publiquement, car on va dire : c'est la défense ultime de Philip Morris ! Dont il faut d'ailleurs interdire la pub ! Néanmoins Il peut y avoir des situations dans lesquelles on voit se réordonner, se re-hiérarchiser des valeurs, et où même la santé publique, qui peut apparaître comme une valeur suprême difficile à surclasser, eh bien des acteurs vont parvenir à la faire sauter. C'est une figure assez violente, mais en tout cas on voit des cas où la santé est déclassée légèrement, au profit d'autres intérêts par exemple, d'autres conceptions de l'intérêt public ou du bien commun.

Le deuxième plan qui va être mis à l'épreuve dans les processus que l'on va regarder, c'est le plan cognitif, ou épistémique, - épistémique ça fait plus snob, mais cela désigne tout simplement les modes de connaissance, enfin les modes de connaissance ainsi que les indications ou les modalités qui affectent la validité de ces connaissances, comme dans « il est pratiquement prouvé que X ». Évidemment on n'est pas exactement sur le même plan que dans le cas des valeurs. C'est là un des principaux défauts de la théorie de Boltanski et Thévenot : dans leur construction, ils projettent tout sur un modèle unique. Avec les cités, vous avez, c'est le pack ou le bouquet complet comme on dit aujourd'hui, vous avez six produits finis et dans chacun de ces produits vous avez à la fois l'axiologique, le cognitif, et le troisième niveau dont je vais parler tout à l'heure, l'ontologie ! Et c'est livré clé en main ! Or ces trois plans n'ont pas de raison de tenir ensemble éternellement et peuvent se désarticuler complètement. Vous pouvez avoir des acteurs qui se bagarrent sur des plans épistémiques et qui écartent tout système de valeurs : par exemple sur la mesure des émissions de gaz à effet de serre. Ou inversement, il y a des conflits de valeurs qui ne trouvent pas leur plan épistémique : où se trouve la dimension épistémique dans l'affaire des caricatures de Mahomet ? De nombreux conflits n'arrivent pas à passer dans une épreuve scientifique ou technique, et c'est même le cas des OGM, pas seulement de luttes autour de grands principes comme, par exemple, les libertés fondamentales. Non c'est un problème pour les juristes, mais on ne sait pas sur quoi, sur quels types de connaissances nous pourrions les fonder. Un concept universel de « personne », un mode de vie, une culture, des pans du droit déjà disponibles comme les droits civils ? Donc vous voyez qu'il y a des valeurs qui peuvent surgir dans un processus et dont l'articulation avec le plan

épistémique n'est pas donnée d'avance. C'est un point critique de la théorie des cités de Boltanski et Thévenot, qui était fort intéressante parce qu'elle obligeait à repenser comment on ancre des valeurs dans des dispositifs pour les faire tenir. Mais plutôt que de partir de formules préexistantes, il est plus logique de partir de plans hétérogènes. Le cognitif et l'épistémique, ce n'est pas réductible à la morale et cela peut s'autonomiser complètement. Un jeune collègue, Olivier Caïra, qui a soutenu sa thèse l'an passé, s'est intéressé à la fiction, les univers de la fiction, comment ils parviennent à s'autonomiser complètement, engendrant ce qu'il nomme des axiomatiques autonomes, en s'inspirant de réflexions de mathématiciens. Par exemple le jeu d'échec n'a plus aucun compte à rendre à l'histoire et à ses différentes incarnations. C'est une pure structure combinatoire, tellement pure que vous pouvez jouer en indiquant les déplacements à distance, au téléphone, ou représenter sur le jeu sur ordinateur, mettre sur l'échiquier des figures complètement différentes, ou même réinventer les personnages... la forme est disponible in abstracto ... et ça a des conséquences profondes... comme dans les camps de concentration quand ils refaisaient les parties célèbres, jouaient de la musique de chambre avec des instruments de fortune ou réinventaient des pièces de théâtre... aux échecs, si vous mettez un caillou à la place du roi, ça ne change rien à la structure. Donc la structure s'est autonomisée, et le raisonnement est complètement autonome. Et donc le plan épistémique est pris entre plusieurs logiques : celle de la confrontation au réel, celle du raisonnement pur, celle de l'isomorphisme, c'est-à-dire de la capacité à reproduire adéquatement le réel, à en fournir une représentation. Et la naissance des disciplines dans les sciences est très liée à la mise en tension de ces trois logiques, avec une propension manifeste, à un moment donné, à privilégier l'axiomatique autonome, qui vise la construction d'objets formels qui n'ont pas de comptes à rendre à l'extérieur du système et, a fortiori, à leurs conditions socio-historique.

J'en viens maintenant au troisième plan. C'est évidemment celui des milieux, des mondes, des univers d'expérience. Je n'aime pas trop dire « les mondes » parce que cela pose un problème, sur lequel on reviendra : nous sommes quand même dans un seul monde. On peut toujours invoquer un monde parallèle, un au-delà, un monde virtuel, mais en tout cas le problème de la pluralité des mondes est à regarder un peu plus sérieusement que de simplement parler de « différents mondes ». Car, notre problème c'est qu'il y a des chocs, des frictions permanentes qui supposent bien un monde partagé, dans lequel les entités peuvent se rencontrer. C'est un peu le monde privé idéal de la bourgeoisie, la pure privacy, chacun dans son monde – poussé à l'extrême, l'individualisme permettrait à chacun de construire son monde personnel et le reste serait purement instrumental. Mais cela ne concerne pas que l'individualisme, mais aussi le communautarisme, cette histoire de mondes séparés ... S'ils étaient réellement séparés, il y aurait très peu de conflits finalement ! Le communautarisme dans sa version un peu extrémiste a de lourdes conséquences sur les objets des sciences sociales, des objets fragmentés selon des sous-mondes, avec des zones de transition. Donc, le plan des milieux nous renvoie au vieux problème ontologique. Dans les objets et les processus traités par la sociologie des alertes et des controverses, on va voir surgir des milieux à travers les êtres mis en cause – d'ailleurs l'idée de déploiement est ici à son maximum de pertinence : un milieu peut se décrire comme un ensemble d'entités et de relations qui se déploient dans toutes leurs potentialités d'être, comme dans l'ontologie développée par Simondon. Alors c'est être, ça peut être n'importe qui, n'importe quoi : la grenouille, comme dans le cas d'un conflit autour du nouveau tracé d'une route, où se croisent des milieux, des égouts, un ruisseau, un milieu naturel, avec tout ce qu'il y a dedans etc. Donc les entités viennent avec leur monde, ce qui engage un plan ontologique, qu'est-ce qui existe, quels sont les modes d'existence ? Comment les modes d'existence se rendent manifestes. C'est très important parce qu'une des limites de toutes les procédures publiques, qui peuvent expliquer beaucoup de conflits, on y reviendra tout à l'heure sur les OGM, c'est que certains acteurs vont dans les débats, dans les espaces publics, non pas pour argumenter, mais pour dire : « j'existe » ou « ce milieu existe ». Ce qui engage un niveau logique différent, très difficile à articuler. Lorsque vous avez des acteurs qui disent : « Je suis là, j'existe et

je suis là pour dire que j'existe », et que vous leur demandez quels sont leurs arguments, et qu'il s'agit précisément de les rayer de la carte, le choc est pour le moins violent. En général dans ce cas là on en appelle aux sciences sociales ! Hier, j'étais dans un colloque sur les OGM, et il débutait par une allocution de Valérie Pécresse, qui parle évidemment de la place de la France dans la compétition mondiale patate, et tout à coup elle dit qu'il ne faut pas, bien sûr, ignorer les problèmes sociétaux. Là-dessus, un personnage assez connu de l'INRA a dit : « Moi ça m'amuse beaucoup sociétal, c'est une façon de disqualifier ceux qui posent des problèmes au politique ». La manière de qualifier les enjeux, dans tout processus de dispute ou de controverse, est déjà une atteinte potentielle à des formes d'existence, puisque vous changez potentiellement les qualifications et les catégories et donc vous touchez aux modes d'existence, pour le moins fondamental... Au nom de quoi peut-on redéfinir l'autre, requalifier son monde, changer ses modalités concrètes d'existence ?

Donc ces trois plans quand vous les mettez en rapport vous avez déjà une certaine richesse analytique. Quelles valeurs vont être avancées par les acteurs ? Au nom de quoi ils vont agir ou ne pas agir ? Comment va se faire le partage entre valeurs universalisables et intérêts particuliers par exemple ? Quel type de connaissance vont-ils mettre en avant ? La science, l'expertise, oui, on peut en parler en toute généralité, mais de quels savoirs et de quelles connaissances s'agit-il ? De quels outils ? Quel type de recherche, quel type de faits vont être convoqués ? Et les milieux, quels sont-ils ? Puisque selon les dossiers, l'air de rien, vous pouvez voir venir presque tous les milieux. Prenez le climat par exemple, sur trente ans, vous voyez tout ce qui entre dans le dossier du point de vue du climat.... On est loin de la figure du battement d'aile de papillon, on est dans des processus de déploiement et d'alignement de milieux, tour à tour concernés par un problème. Voilà donc la pragmatique des problèmes publics, que l'on peut définir ainsi ... Alors juste pour donner deux références au delà de mes travaux, un texte fondateur que vous connaissez peut-être, celui de Hillgartner et Bosk, deux sociologues assez connus aux États-Unis, un article qui s'appelle « The Rise and Fall of Social Problems: A Public Arenas Model », dans *l'American Journal of Sociology*, 1988 - là où tout le monde rêve de publier pour être bien classé. A la suite de Gusfield, c'est une intéressante esquisse théorique, un peu systématique, autour de l'émergence des problèmes publics et du type de parcours qu'ils empruntent, avec une insistance sur la capacité qu'ont certaines arènes, notamment les medias, à prendre en charge ou non les problèmes. Cette démarche se prolonge aujourd'hui puisqu'on est un peu les héritiers. L'autre texte qui est plus récent, d'un bon connaisseur de la sociologie américaine, est de Daniel Cefaï Pourquoi se mobilise-t-on ? Les théories de l'action collective ... vous l'avez sans doute vu passer parce que c'est... 750 pages, alors je vous rassure tout de suite il ne répond absolument pas à la question « pourquoi se mobilise-t-on ? », mais par contre il pose plein de questions fort intéressantes !

Patrick Chaskiel :

C'est pour ça qu'il est si long d'ailleurs...

Francis Chateauraynaud :

Il dit que tout ça au fond ... la matrice véritable de ce livre, c'est l'école de Chicago, c'est le grand truc de Cefaï. Mais c'est assez intéressant dans la manière dont il propose de relire trois quarts de siècle de sociologie des mobilisations jusqu'aux nouvelles sociologies. Voilà pour le point un peu théorique. Je vais enchaîner mais notez vos questions, car j'ai exposé l'air de rien pas mal de choses qui posent problème, donc si vous voulez y revenir... La deuxième partie concerne donc l'aspect plus empirique, le type de sociologie de terrain impliqué. Notez que je ne raisonnerai pas à partir d'un cas ou d'une monographie mais à partir d'une collection. Comme dans l'esprit du collectionneur, il y a un coté un peu fou... dans cette quête systématique d'analyse croisée de grands dossiers. %ais c'est en même temps une expérience bien contemporaine : affronter la multiplication des affaires et des controverses... Il y a un tableau que j'ai présenté hier à un colloque, qui résume

un peu les choses, en allant de « A » à « T » pour l'instant, de « Amiante » jusqu'à « Téléphonie mobile ». Et donc l'idée c'est de suivre un grand nombre de dossiers, « Chikungunya », « le crash du Concorde », on pourrait prendre l'airbus A320, apparemment la série n'était pas fini [référence au crash d'un airbus A320 au large de Saint-Cyprien le 27/11/2008], enfin bon... « Gaucho et Régent », insecticides lourdement suspectés de tuer les abeilles, « le prion », « la grippe aviaire », « les pesticides », « les OGM », « les nanotechnologies », « le nucléaire », bref toutes sortes de dossiers qui mettent sérieusement à l'épreuve cette théorie sociologique de ce qui résiste au fil des controverses publiques. Quand on regarde de biais cette collection on a bien l'impression justement que rien ne résiste, qu'on a une sorte de contre-factualité extrême : on est apparemment dans un monde où rien ne tient. En même temps ce sont des dossiers sur lesquels des choses surgissent et se stabilisent, des institutions naissent, des acteurs se forment, dotés d'une certaine puissance d'action. Si vous prenez Greenpeace dans le paysage politique français - oublions la période Rainbow Warrior -, sa capacité d'action aujourd'hui sur un certain nombre de dossiers qui concernent la décision politique en France et en Europe, notamment le nucléaire et les OGM, est assez considérable... Voilà une ONG, bien connue par ailleurs, pas seulement pour les baleines, qui a acquis une puissance d'action. D'ailleurs Greenpeace a participé au Grenelle de l'environnement. Donc, tous ces événements, ces controverses et ces mobilisations, cela ne produit pas que du négatif, de la critique, cela produit des choses, de nouvelles entités, des acteurs, des concepts et des normes. Faire la sociologie des acteurs, c'est évidemment regarder comment ils se constituent, quand ils apparaissent, ce qu'ils produisent, comment ils mobilisent, leurs réussites et leurs échecs. Donc ces dossiers, cette collection de dossiers est intéressante, puisque elle permet de voir des saillances, et de comparer, cas par cas, des processus d'émergence, de consolidation, de cristallisation de jeu d'acteurs et d'arguments. Il est vrai qu'il y a des périodes de l'histoire où les choses se fédèrent, les acteurs tendent à s'organiser en camps. Mais il y a aussi des périodes plus compliquées, dans lesquelles tout ne se ramène pas à droite/gauche, ou républicain/démocrate pour d'autres. Il y a des moments où c'est beaucoup plus compliqué, beaucoup plus feuilleté, où les oppositions pro / anti, marchent sur certains dossiers mais pas sur d'autres, ou sont difficilement généralisable et c'est ce point que je voudrais développer maintenant.

2. De l'incertitude en régime de précaution

Depuis le début des années 1990, entre 1991 et 1995, prenons le cas français, mais c'est assez vrai au niveau européen, et même mondial, il y a eu en deux ou trois ans un basculement, un changement de régime. J'examinerai plus loin la question de la prudence dont il faut témoigner pour qualifier ce genre de basculement – on s'en rend compte notamment en discutant avec des historiens. Le meilleur indice d'un changement radical de perspective néanmoins, c'est François Ewald. Dans le numéro d'Esprit sur les catastrophes (printemps 2008), je n'avais pas vu une petite note qui rappelle que j'avais critiqué Ewald. François Ewald faisait dans les années 1980 un grand topo sur l'Etat providence, et qu'il a maintenu assez longtemps, sur la manière dont on était passé du régime paternaliste de la prévoyance, au droit social et à la prévention, fondée sur un régime assurantiel, une société du risque justement. Avec le risque on écarte la morale et on entre de plain-pied dans le calcul. Du coup la plainte de Madame Michu, la faute de X ou Y, Ewald dit que ce n'est plus du tout pertinent, car on est entré dans des espaces de calcul, et ce qu'il faut regarder c'est le mode assurantiel que se donnent les sociétés pour traiter les problèmes. Or en 1994, Ewald change tout à coup de ligne musicale et, à l'occasion d'un rapport sur les accidents thérapeutiques je crois, semble dire : « tiens, il se passe quelque chose » et il commence à parler de l'ère de la précaution. Ce qui donne son fameux tryptique prévoyance – prévention -précaution. Une nouvelle ère s'est ouverte. Et le principe de précaution, pour ne prendre que ce fil là, est un des symptômes de ce

basculement. Si Ewald le diagnostique c'est qu'il y a vraiment un basculement, parce que c'est plutôt du genre ... Depuis cette époque Ewald travaille pour le MEDEF. Et donc... On rigole, mais tout ça c'est des enjeux intellectuel assez importants, car cela engage les points d'appui normatifs auxquels s'accrochent les visions du monde qui commandent des politiques menées sur de nombreux dossiers (les retraites, le chômage, l'assurance-maladie, le contrat de travail ...). Ewald a vivement combattu, jusqu'il y a encore quelque mois, l'inscription du principe de précaution dans tout un ensemble de dispositifs – et je vous rappelle que la commission Attali, qui a rendu son rapport... je crois que c'était au début de l'année -, voulait encore extirper ce principe juge nocif pour l'esprit d'entreprise. Et donc le principe de précaution, évidemment ça commence avec le sommet de la Terre à Rio ... je ne vais pas remonter trop loin ... Rio c'est quand même 1992. Depuis le principe de précaution est devenu une notion de référence de plus en plus internationale, de plus en plus sollicitée. Il y a deux moments clefs qu'il faut retenir pour le cas français : la loi Barnier de 1995 qui concerne à priori des procédures de consultation des publics dans des dossiers d'aménagement du territoire et qui introduit des contraintes environnementales assez fortes, en prenant appui sur le principe de précaution, et en fournit donc une première définition ; la charte de l'environnement, votée... en 2004 ou en 2005 ... en tout cas c'est en 2004 qu'ont lieu les débats. J'ai moi même été sollicité par un député UMP, Martial Saddier... Il fallait sauver l'inscription du principe de précaution dans la charte parce que justement le MEDEF développait un important lobbying à l'Assemblée pour faire sauter ce truc. Et donc si vous regardez un peu la documentation autour de cette charte de l'environnement – il y a là-dessus un très beau texte de Marie-Angèle Hermitte, que je cite dans Visionnaires à rebours (2007) : La fondation d'une société par la crise et les risques », publié dans un bouquin intitulé *Face au risque* édité par des amis Suisses... en 2007. Vous le trouverez facilement [note : « La fondation juridique d'une société des sciences et des techniques par les crises et les risques », in C. Burton-Jeangros, C. Grosse et V. November : *Face au risque*, Georg – L'Equinoxe, 2007 pp. 29 à 71]. Et donc dans ce papier Marie-Angèle Hermitte reprend justement la construction de la charte de l'environnement, et interroge un certain nombre de notions qu'elle introduit comme, par exemple, le droit à un environnement sain. Ces définitions qui sont l'air de rien introduites dans des textes et qui sont censées avoir la force de toute constitution, entre la loi Barnier et la charte de l'environnement, ont donné lieu à un grand nombre de querelles et de textes, de propositions autour du principe de précaution qui forment une littérature considérable. Et ces querelles ont évidemment un impact, et un rapport évident avec tous les dossiers dont j'ai parlé tout à l'heure.

Alors en quoi le principe de précaution intéresse-t-il mon intervention d'aujourd'hui ? C'est qu'il installe de manière publique et a priori indiscutable – bien qu'en réalité cela génère des disputes -, la notion d'incertitude comme la notion centrale de la nouvelle société du risque. Puisque la vieille société du risque, celle que décrivait Ulrich Beck avant de s'intéresser à la dimension cosmopolitique du risque, est passée, entre temps, par une immense boucle rétroactive, c'est à dire que l'on a pris conscience que l'on était dans une société du risque – ce qui fait dire à de nombreux observateurs que nous sommes entrés dans une nouvelle société du risque, celle qui a pris conscience que l'on était dans une société du risque... C'est intéressant, parce que la réflexivité, qui est d'ailleurs dans l'acronyme du GSPR, ce n'est évidemment pas un hasard, cet effet d'apprentissage collectif qui fait qu'on est rapidement passé à un deuxième degré... la réflexivité, si elle n'est pas bornée par des épreuves de réalité qui mettent des points d'arrêt, c'est rapidement spéculaire : typiquement engager un mouvement réflexif sur la référence constante à la réflexivité, et caetera ! Et donc dans ce nouveau système on a une opposition, qui pour certains va de soi, pour d'autres ne va pas du tout de soi, entre deux notions : le risque d'un côté et l'incertitude de l'autre. Dans *Agir dans un monde incertain* (2001) qui introduit un principe d'incertitude dès le titre, Callon Lascoumes et Barthe, collègues fort sympathiques avec lesquels on n'est pas toujours d'accord et avec qui on discute parfois, eux partent bien de l'idée que l'on a changé de régime, et que

désormais... Alors « désormais » je pourrais y revenir parce que c'est très important, « désormais » ça fait partie de ces outils de nos rhéteurs pour manifester qu'il y a « un avant et un après » - d'ailleurs ça se dit avec une certaine autorité : « désormais ». C'est très difficile d'utiliser « désormais » sans l'associer à un acte d'autorité lié à l'énonciation. Si vous dites : « désormais j'arrête de parler », c'est un peu bizarre vous voyez, il faut que désormais soit suivi par quelque chose qui va marquer un changement pour pas mal de monde, qui marque autoritairement un changement. Donc désormais... on a changé de régime et les risques ne sont plus seulement des risques calculés, ce sont des risques discutés, négociés, qui introduisent dans les discussions les fameux profanes - parce que Callon, Lascoumes et Barthe parlent de profanes. Là on n'est pas d'accord, c'est une source de dispute, je pourrais m'expliquer tout à l'heure, dans la discussion, parce que les profanes quand ils prennent des exemples concrets, ils se réfèrent par exemple à une personne atteinte du sida qui surgit dans une arène médicale pour intervenir sur tel ou tel essai thérapeutique, mais quand on regarde de près, il s'agit soit de médecins, on peut être médecin et malade du sida, ou de gens qui ont un certain niveau social, qui sont bien informés ... ou autre exemple, la CRIIRAD, la Commission de Recherche et d'Information Indépendantes sur la Radioactivité, organe maintenant bien rodé pour lancer des alertes sur la radioactivité en France créé après Tchernobyl, et surtout connu depuis 93-94 en fait, donc parler de la CRIIRAD comme exemple du surgissement des profanes dans le champ nucléaire, c'est un peu forcer les choses. Parce qu'à la CRIIRAD ils sont tous physiciens ! Savoir étalonner une mesure de radioactivité dans l'environnement, je veux bien, que notre brave Madame Michu soit capable de le faire, mais là il y a un écart de langage qui renvoie à la faiblesse de leur théorie, qui consiste à faire entrer dans l'arène publique toutes sortes d'acteurs en disant : « voilà les forums hybrides ! »... C'est une notion développée depuis fort longtemps par Callon, liée à l'idée qu'il n'y a plus de science autonome et isolée, du moins si elle doit tenir la route, elle est dans la société et donc doit faire avec un tas de porte-parole, d'associations, de victimes, de politiques, d'institutions diverses et variées, sans oublier le bric-à-brac des non humains, les fameux non humains, sur lesquels on pourra revenir, qui est un peu le mot d'ordre un peu répétitif, de notre cher Bruno Latour : faire entrer les non humains au parlement, repeupler les institutions, concevoir le social comme des tissus d'associations d'humains et de non humains. Au bout d'un moment, on se masse de ces figures joliment métaphoriques mais très problématiques. Ce qu'il faut en retenir c'est simplement ceci : regardons précisément qui parle au nom de quoi !

Donc j'en viens à cette notion d'incertitude. Elle a l'air de suffire pour dépeindre un monde dans lequel il y a une telle complexité, une telle hétérogénéité des acteurs et des événements qu'au fond on ne peut jamais poser un énoncé conforme aux normes de la logique : « si X est vrai alors Y est certain, je le certifie dès lors que X est certifié ! » On retrouve ici notre plan épistémique. Il y a des liens qui se tissent entre certitude et certification, j'espère avoir le temps d'y revenir. Je me contente pour l'instant de renvoyer à un petit opuscule que j'aime, celui de Wittgenstein, *De la certitude* ... parce que c'est quand même dommage de voir tous ces gens partir sur l'incertitude en oubliant la certitude, c'est même gonflé quand on y pense Dans un monde incertain, oui d'accord, mais bon... J'avais répondu dans un rapport sur la sécurité routière, par un chapitre intitulé « *Agir dans un monde plus ou moins certain* » ! ça n'a l'air de rien mais quand même... si le monde est totalement incertain, alors je peux quitter la salle à l'instant par exemple, ou me demander si je vais pouvoir finir ma conférence, peut-être aller vous tous vous lever et quitter la salle ! D'ailleurs, quand on y songe, j'aurais pu ne pas arriver... et si on répète ce genre d'exercice pour chaque séquence d'action, on retombe sur l'éthnométhodologie radicale, c'est à dire que l'on n'est pas sûr que la situation ne va pas dégénérer. C'est une figure longtemps exploitée par les artistes et les littéraires ... vous avez un très beau film de Fellini, *Prova d'orchestra* où justement un type commence une répétition d'orchestre, puis ça se défait, il y a une grève... et la grève elle-même prend des allures de plus en plus étrange ... il suffit de filer cette idée effectivement qu'on est jamais sûr de ce qui va advenir...

est-ce que cela va être un séminaire normal ? Que peut-il bien se passer de monstrueux ? Et vous voyez les conséquences de ce genre de raisonnement, cela donne raison à une critique qui existe depuis fort longtemps, notamment depuis Zamiatine, Orwell et d'autres : un monde certain serait un monde totalitaire. C'est à dire un monde dans lequel on pourrait absolument tout savoir d'avance et s'assurer de tout. Donc *Agir dans un monde incertain* a une vertu critique et c'est pour ça je pense que les auteurs mettent en avant l'idée d'incertitude, car, effectivement, comme on ne saura jamais autant s'habituer à fonctionner avec l'incertitude comme principe d'action publique. En fait, je me rends compte que ce que j'ai à dire de particulier part véritablement de là, et que mon exposé commence seulement maintenant ! Donc j'ai grillé combien de temps pour l'introduction ?

Patrick Chaskiel :

40 minutes... Mais c'était bien.

Francis Chateauraynaud :

Il y a en effet un petit boulot de mise à distance et de reconstruction qui est nécessaire. En gros, le signal c'est : « Attention, attention ! Qu'est-ce que nous entendons sous la notion d'incertitude ? ». J'y vois au moins trois définitions. Trois notions qui sont opérationnelles, opératoires, engagées par des acteurs dans des cas que j'ai à étudier.

La première acception c'est l'inquiétude. De fait on emploie souvent « incertitude » pour désigner un niveau, qui est un niveau fondamental, anthropologique, particulièrement bien décrit chez Deleuze, dans plusieurs textes, c'est l'inquiétude fondamentale, l'inquiétude du règne animal. Justement, on retrouve le fondement de l'alerte : cet état d'inquiétude qui rend vigilant et qui contraint à être un peu attentif à ce qui se passe autour de soi parce qu'on ne sait pas ce qui peut se produire. Ce n'est pas seulement un niveau « individuel », car il est parfois impliqué dans des formules publiques. Je vais prendre un exemple très récent. Je lis : « Les semaines se suivent et l'incertitude demeure sur les places financières. » Facile hein ? « Les marchés boursiers sont repassés dans le rouge », ça c'était la semaine dernière, « l'optimisme suscité par le plan de relance en Chine effacé par les craintes pour la santé des entreprises, en particulier pour le géant de l'automobile General Motors, au bord du dépôt de bilan. » Si, dans ce qui précède, on remplace « incertitude » par « inquiétude », ça donne exactement le même sens et on voit que l'on n'a pas altéré la signification visée par le commentateur. « Les semaines se suivent et l'inquiétude demeure sur les places financières. » Donc le plan qui est visé par cette notion d'incertitude c'est le plan fondamental, celui de l'être-vigilant... qui doit être à l'affût, préoccupé, et donc inquiet. Il y a des émotions particulières qui sont créées par un contexte, où des forces agissent, où des risques sont rendus manifestes, ici au sens financier. Le test de substitution c'est une des techniques de bases des linguistes que l'on peut utiliser tout le temps pour aider à clarifier les choses. Quand on a un concept qui est un peu bizarre, on remplace pour voir ce que ça donne !

Deuxième réseau sémantique qui est visé par l'incertitude c'est évidemment le calcul. Parce qu'au fond la théorie du risque est déjà fondée sur une théorie de l'incertitude. Simplement cette incertitude peut s'exprimer sous la forme d'une incomplétude. Il me manque des informations pour pouvoir établir avec certitude les conséquences d'un dispositif ou d'une action, les chances d'obtenir tel ou tel résultat. Lorsqu'il s'agit d'estimer ce que je vais obtenir en tirant dans un chapeau, c'est de probabilité qu'il s'agit. Et donc là, le sens qui est utilisé, le sens de mesure de l'incomplétude, on en trouve partout. Par exemple, c'est le cas d'un épidémiologiste qui parle de santé publique et de tests sur des corrélations entre des pathologies et des expositions et il dit : « La force de l'association est certes un peu plus élevée en Écosse que là bas, etc... », il examine la validité d'un indice, un risque relatif machin, et il conclut : « mais la quantification d'exposition est différente et l'incertitude statistique un peu plus grande ». Donc là l'incertitude est définie comme l'incomplétude du

raisonnement face à un problème de mesure ou de calcul. Cette définition renvoie, en fait, à l'usage le plus fréquent par les scientifiques et les experts du mot incertitude. C'est intéressant parce que ça rend compte de nombreux malentendus dans l'interprétation du principe de précaution. Parce qu'il y a le mot incertitude dans le texte et chacun va le tirer dans un sens différent. Certains vont le tirer vers « peur », « émotion », « inquiétude fondamentale » et il est vrai qu'en faisant entrer dans la constitution, en légitimant peurs de Madame Michu, cela ne recoupe pas vraiment le deuxième sens qui est plutôt : « il faut faire des études pour mieux régler les calculs, donc donnez des moyens à nos laboratoires, on aura une métrologie impeccable, on va réduire les incertitudes ! », comme on réduit les émissions de CO₂, enfin c'est un peu plus compliqué...

J'en viens à la troisième définition, qui est beaucoup plus intéressante pour nous parce qu'elle pointe littéralement sur les sciences sociales de manière explicite : c'est « l'indétermination ». Il y a de nombreux usages du mot incertitude qui qualifient en fait ce qui est indéterminé. Par exemple : « L'organisme fédéral qui définit la réglementation, contrôle son implication et délivre les autorisations, toutes ces instances sont rendues responsables par les industries nucléaires d'un climat de perpétuelle incertitude. Certains vont même jusqu'à réclamer une relance de la filière nucléaire, quelque soit son coût, au nom de l'incertitude pesant sur l'avenir des ressources énergétiques ». Oco, vous voyez bien que l'on a quitté le plan du calcul puisqu'on est dans l'indétermination pure. Alors pour ça je me suis permis de rapatrier une définition qu'en donne Claude Lefort - Claude Lefort il se trouve que c'est l'un des auteurs fétiches de Daniel Cefaï, ça permet de temps en temps de refermer les tiroirs... Lefort dit la chose suivante : « Tant que l'aventure démocratique se poursuit et que les termes de la contradiction se déplacent, le sens de ce qui advient demeure en suspens. La démocratie se révèle ainsi la société historique par excellence, société qui dans sa forme accueille et préserve l'indétermination, en contraste remarquable avec le totalitarisme qui, s'édifiant sous le sigle de la création d'un homme nouveau, s'agence en réalité contre cette indétermination, prétend détenir la loi de son organisation et de son développement, se dessine secrètement dans le monde moderne comme société sans histoire ».

Dans la construction du principe d'incertitude, qui ne se réduit plus à la seule version Heisenberg, c'est-à-dire à une version liée aux paramètres d'un calcul, on a donc trois plans qui sont en jeu. Et vous voyez que ces trois plans renvoient, certes de manière un peu métaphorique pour l'instant, mais quand même, aux trois plans dont j'ai parlé tout à l'heure. Au plan ontologique revient l'inquiétude fondamentale de l'être dans son milieu, qui n'a aucune garantie sur la persévérance, la persistance du milieu et de son mode d'existence : « Est ce que demain je serais encore vivant ? Est ce que le monde n'est qu'apparence ? Etc... Est-ce que le plancher ne va pas s'effondrer ? ». On en rigole, mais il y a eu un vrai drame humain, des gens passés à travers un plancher... un soir de bal, il y avait un puits dessous ! C'est un précédent oublié de catastrophe un peu aberrante... Enfin le sol peut se dérober, etc... Donc le monde incertain au sens où il est une source perpétuelle d'inquiétantes étrangetés ... même dans la familiarité, d'ailleurs chez Freud, l'inquiétante étrangeté est très liée justement au dédoublement de la familiarité. Repensez à ce sursaut fréquent : « Ah! Ce n'est que toi! » Cette espèce de redécouverte de ce que l'on connaît passé un moment dans une phase d'étrangeté. Et donc le travail de la vigilance, de l'attention aux êtres et aux milieux est sous-tendu par cette inquiétude fondamentale. Le plan cognitif ou épistémique renvoie évidemment très directement à l'incertitude comme espace de calcul. Comment réduire les incertitudes au sens d'avoir des connaissances plus précises et des outils capables de réduire la marge d'incertitude, d'accroître l'intervalle de confiance ... Évidemment le calcul des probabilités est un des outils majeurs de nos acteurs. J'ai une certaine probabilité de mourir avant tel âge etc Ce genre d'incertitude porte généralement à multiplier les formes de calcul pour tendre vers un pronostic doté d'un degré de probabilité le plus élevé possible – comme dans le cas des conclusions des experts du GIEC sur le changement climatique. Enfin, le troisième plan, celui identifié précédemment comme

proprement axiologique, j'ai envie de dire, e, forçant un peu le trait, que c'est le sens de l'histoire que les acteurs choisissent d'adopter qui est en jeu ici. Si vous dites par exemple : « de toute façon on va faire des centrales nucléaires parce qu'il va bien falloir produire du courant électrique et que ça ne contribue pas trop à l'effet de serre » et si des gens disent « oui, mais les touaregs sont en colère ». Vous ne voyez pas le rapport ? Il s'impose par le choc des visions de l'histoire et donc des systèmes de valeurs, car mes Touaregs disent que l'uranium c'est à eux ! « Oui mais enfin bon les Touaregs. » Hop, on élimine les Touaregs. On parcourt une première boucle : pour certains acteurs qui tentent de caler leur calcul, des existants n'existent pas, ou ne doivent plus exister, d'ailleurs les Touaregs du Niger, actuellement, ils sont soit en prison, soit morts, soit maltraités, soit obligés de se planquer dans leurs montagnes de dune... parce qu'il y a processus politique destiné à les faire taire. Vous avez ici un dossier pour la sociologie critique, des acteurs qui vont lutter pour leur existence et d'autres qui ont besoin de calculer leurs ressources en uranium ! Réduire le problème va supposer de recomposer un avenir et un monde commun ! Tout ça pour gagner trente ans ! C'est comme avec le pic Hubbert pour le pétrole, après vous avez le pic pour l'uranium. Alors d'autres gus arrivent et déclarent : il faut faire de la décroissance. Ou les énergies renouvelables. Là vous repassez sur le plan des valeurs. Vous redéfinissez les échelles de priorité... « Un autre monde est possible », et vous avez comme ça une autre hiérarchisation de ce qui compte vraiment. Donc l'indétermination et l'incertitude ça va être précisément à la croisée de ces trois plans, et le travail cognitif et politique des acteurs consiste à surmonter les tensions, produire des articulations, construire des prises collectives solides. Alors je finis sur ce point, parce que là je suis déjà au bord de... pas de l'explosion, mais de... de la saturation neuronale du public. En tout cas notez vos questions... je prends encore deux trois exemples pour bien faire comprendre l'enjeu de cette question de rapport de l'incertitude au risque et puis je conclus rapidement.

3. De quelques glissements progressifs des sens du futur

Prenons un texte fort intéressant de ce numéro de la revue *Esprit* qui s'appelle : « Le temps des catastrophes », c'est sorti au printemps et c'est passé assez inaperçu. Il y a notamment un entretien très intéressant de la revue avec un économiste, André Orléan dont l'entretien, on est donc en mars-avril 2008, a pour titre : « L'aveuglement au désastre. Le cas des crises financières ». Fort intéressant. Dans une première partie Orléan a l'air de dire, et je suis assez d'accord avec lui, puisqu'il a l'air de s'inspirer de ce qu'on fait sur les prophètes de malheur et les alertes, et une deuxième partie où je ne suis plus vraiment d'accord. Au fond qu'est-ce qu'il nous dit ? En premier lieu : « Le problème des milieux financiers c'est que le mauvais augure est disqualifiant ». Si vous dites : « Il va y avoir un problème », vous êtes éliminé du jeu car de toute façon personne ne vous croit. La tendance, les phases d'euphories le montrent très bien, c'est d'éliminer les signaux négatifs... Il y a une cécité structurelle, lié au type d'activité du trader et autre acteur, réfractaires aux figures de Cassandre. Le milieu s'organise pour les éliminer. Pourquoi ? Orléan l'explique très simplement : parce que tout le monde joue pour gagner. Et donc on a tous besoin de croire que l'on va gagner. Et donc on ne croit que ceux qui nous expliquent comment on va gagner. Pas ceux qui nous expliquent comment on perd. C'est absolument asymétrique. Là-dessus Orléan en tire quelques conclusions comme : on ne veut jamais entendre celui qui parle contre, et Keynes lui même résumait la chose ainsi : « Dans les milieux boursiers, la sagesse universelle enseigne qu'il vaut mieux pour sa réputation échouer avec les conventions, que réussir contre elles ». Vous voyez c'est quand même assez pervers. Et Orléan ajoute que c'est un trait spécifique des époques dominées par la finance qu'on y célèbre le conformisme et la sagesse des foules : c'est toujours la foule qui a raison contre les individus. Et donc tout prophète de malheur, tout lanceur d'alerte, tout personnage qui voit venir un krach, qui fait part de son pessimisme est immédiatement, décrié, ou ignoré par le

collectif. Mais dans une deuxième partie de son argument Orléan essaie quand même de répondre à la question : comment faire pour éviter les crises alors que l'on sait que cela se produit de manière régulière, c'est à dire qu'il n'y a pas de marché financier sans crise, de manière historique, pour l'instant en tout cas ! Quand on refait l'histoire on voit qu'il y a forcément des crises, et là il dit, il a un argument complètement différent selon moi. Il réutilise la théorie du mimétisme, dont il était parti il y a quelques années, en vertu de laquelle il y a deux choses qui expliquent le comportement : l'intérêt immédiat et la peur - en gros la raison est totalement incapable de réguler les milieux qui sont pourtant des milieux de matheux et de calculateurs. Deux choses fondamentales font réagir les acteurs, c'est leur intérêt à court terme et leur peur fondamentale de disparaître. Le reste n'a aucune importance, vous pouvez avoir les meilleurs arguments de la Terre, faire aligner tous les rapports, je sais pas moi, le FMI, les meilleurs experts, des audits financiers, etc... Bref le plan épistémique est clivé et il n'y a pas d'accès à l'axiologique, pas de remise en question des valeurs. Et donc son interprétation consiste à dire que le seul modèle explicatif c'est le mimétisme et la contagion, et que là on a des acteurs qui s'appuient les uns sur les autres, sur une psychologie de masse du marché, non réflexive, et que la raison dans cette affaire là est totalement out.... Enfin il dit très exactement que : « pour que la catastrophe soit évitée il faut que cet évitement réunisse des forces et des intérêts autrement plus puissants que le seul énoncé de propositions rationnelles, ne serait-ce que parce qu'elle n'est pas de nature contestable. Autrement dit si la catastrophe n'est pas évitée, c'est parce qu'il est dans l'intérêt de tous les acteurs qu'il en soit ainsi. La lutte est trop inégale entre les intérêts futurs, c'est à dire hypothétiques et virtuels, et l'intérêt présent, qui lui se fait connaître à l'individu sur le mode impératif. Et donc ce sont des forces qui s'opposent à des forces, une idée qui n'a pour elle que sa seule vérité intrinsèque ne peut rien contre la puissance des intérêts et des affects qui sont investis dans l'euphorie financière ». Là il y a une séparation qui s'opère. Car depuis maintenant pas mal d'années, c'est lié au basculement des années 90, nos acteurs sont capables de construire des arènes, reprenons ce terme, des lieux d'explicitation publique dans lesquelles les prises collectives vont être réfléchies. Alors certes ça n'a pas encore gagné les milieux financiers. Mais, ce que je veux dire par là c'est que le mimétisme et la logique de l'alerte et de la controverse sont dans une forme de chassé-croisé et il n'y a pas à écraser la seconde avec la première.

Là, on voit que l'on est entre deux tendances fortes : soit on découvre à nouveau, et à nouveaux frais, qu'il n'y a que des forces et des intérêts, et que nos acteurs sont emportés par des mécanismes et n'ont comme modes de fonctionnement que l'émotion et l'intérêt économique ; ou au contraire, nous voici dans un nouveau monde, qui n'est pas encore politiquement très assuré, que les uns vont appeler la démocratie participative, les autres la sociologie de la vigilance collective ... Dans un beau livre collectif dirigé par Jacques Roux, il y a un peu plus de deux ans je crois - un beau livre puisque j'en ai fait la préface ! - enfin un livre complètement confidentiel, aux Editions universitaires de Saint-Étienne J'en fais de la pub partout où je passe. Donc ça s'appelle *Être vigilant: L'opérativité discrète de la société du risque*. On y retrouve le côté Rousseauiste sympathique de Jacques Roux. Je ne sais pas si vous connaissez les travaux de Jacques Roux, il faudra l'inviter dans votre séminaire. Sa ligne principale, c'est : « Les gens savent faire les choses dans leur milieu », et le rôle des dispositifs publics c'est de les accompagner dans ce savoir, non de les spolier. Bien sûr cela ressemble à ceci : « Le paysan sait mieux que les autres ce qu'il fait etc... » Face à la gestion des risques, il renverse le truc. D'ailleurs, il a eu des soucis sérieux avec le ministère de l'environnement à une époque, notamment sur les inondations. Parce qu'il disait en substance : « Les gens savent gérer les inondations, arrêtez de les emmerder avec vos plans, qui en plus sont contradictoires, ne sont jamais finis, varient selon l'agenda politique et ont pour résultat de les dépouiller de leur savoir-faire ». Lors d'une séance au ministère il s'est fait jeter, c'était d'une violence... Même Claude Gilbert qui ne se met en colère facilement a hurlé sur le responsable du programme, qui est un ancien militaire, lequel avait dit : « On arrête, je ne veux pas entendre des trucs comme ça » ... enfin ça a été d'une violence rare. Mais cela dépasse la simple scène de

friction. Le choc a bien lieu entre des gens qui arrivent, qui installent des dispositifs calculables, supposés non contestables, et des savoirs ordinaires qui se fabriquent dans le rapport quotidien au monde. Vous voyez que l'enjeu est assez profond et que travailler en retour sur les concepts de la société du risque, me semble être une priorité, ne pas les laisser s'installer naturellement dans notre jargon. C'est comme « gouvernance », ou comme « complexité » ou même « participatif ». Aujourd'hui, j'ai pris « incertitude », mais tout ça forme un tissu, un réseau serré de notions, que l'on retrouve d'ailleurs dans nos analyses de grappes de thèmes dans les corpus. En tout cas, quand on a « gouvernance » ; « incertitude » n'est pas loin, et quand on a « science en société », on a « réseau » ! Ces grappes de notions finissent par avoir l'air cohérent en s'auto-renforçant, mais en fait c'est au prix évidemment d'une absence de clarification analytique, qui nous permet d'aller plus profondément dans les postulats. Bon, je finis ?

Patrick Chaskiel :

Tu n'as pas plus de cinq minutes, c'est sûr. Ça fera l'heure.

Francis Chateauraynaud :

D'accord. Alors un dernier point. Quand on analyse des dossiers aussi compliqués, dont certains ne sont pas finis, la plupart ne sont pas finis d'ailleurs, par exemple l'amiante. Le dossier de l'amiante on l'a décrit une première fois avec Didier Torny dans *Les sombres précurseurs*, on s'arrête en 1998. On l'a repris une deuxième fois, quand on a vu que le Sénat s'intéressait à notre bouquin et commençait à nous citer largement, je parle du rapport du Sénat du 2005, il est en ligne, et ce genre de chose ça expose pas mal la sociologie. La commission du Sénat utilise notre description de l'amiante pour faire le procès de l'Etat ... mais sans citer personne, d'ailleurs c'est assez subtil leur truc, en disant : « Oui l'Etat a vraiment fauté ». Donc il est très important de suivre les dossiers sérieusement. Du coup, au GSPR on s'est doté de tableaux de bords produits par des machines qui envoient des messages, puisque c'est aussi là un des enjeux, ladite société de l'information, l'enjeu de la mise à jour permanente, de l'update, est central. Alors sur l'amiante par exemple, les accords de Rotterdam, accords qui fixent les produits dangereux reconnus au niveau international, eh bien le Canada a réussi à faire en sorte que l'amiante ne soit toujours pas répertorié comme un produit dangereux. C'est quand même extraordinaire. En 2008 ! Vous voyez que les dossiers, y compris les plus constitués sont soumis à des chocs qui engagent une certaine, je ne dirais pas réversibilité, parce qu'il y a des choses qu'on ne peut pas refaire, mais en tout cas une redéfinition, un redéploiement d'acteurs ou d'enjeux que l'on croyait appartenir au passé. Donc prudence sur la prédiction, sur la manière de concevoir le devenir des dossiers... par exemple vous voyez comment l'avenir des OGM en France ? C'était la question posée hier. Alors certains disent « en France c'est fini »... D'autres : « Mais non, avec Génoplante, un nouveau dispositif va nous permettre de faire passer des choses que l'on n'appellera pas OGM, c'est tout ». On parlera de marqueurs génétiques, on ne va pas parler de transfert des gènes... Il y a plusieurs façons de concevoir le futur, et c'est un des enjeux du suivi des dossiers de voir comment ces visions du futur évoluent ou non... Je termine là-dessus : face à ces dossiers compliqués, il faut changer quelque peu les règles de la sociologie. Jusqu'à présent on avait des objets bien découpés, soit des localités à décrire, alors pas forcément Montailou village occitan, mais quand même : « J'ai un terrain localisé et je vais pratiquement tout dire, je suis le témoin, le sociologue du quartier sensible X » ; à l'opposé, on a : « Je travaille sur des populations statistiquement définies, les jeunes de moins de 25 ans en Europe, la pornographie sur internet », pour prendre un exemple pas si aberrant que ça puisque c'est un sujet qui émerge. Je peux fixer les deux séries, une population, un type d'activité et après ça je fais une enquête. Quand c'est clos, c'est clos. Or, dans nos affaires, les éléments évoluent constamment et ça bascule parfois très vite. Nous avons des acteurs hyper réflexifs, qui en plus n'hésitent pas à instrumentaliser les sciences sociales dans leurs affaires. Hier mon intervention sur les OGM, je savais qu'à la gauche de l'amphithéâtre il y avait la Conf' paysanne, et à droite il y avait la bande des généticiens, qui en ont

gros sur la patate que l'on n'ait pas pu développer les biotechnologies en France et que l'on soit à la traîne, au milieu il y a l'INRA Bon j'étais obligé de faire un topo qui tenait compte de la structure de ce champ de forces. On est pris dans les processus : « quel est l'avenir du dossier, quels sont les enjeux ? » Une des réponses que permet la mise à distance est de lier les diagnostics à des phases différentes – c'est un petit topo supplémentaire mais je m'arrête là-dessus ! Cinq phases qui lorsqu'elles sont lancées créent une boucle, que l'on peut appeler la boucle de la vigilance collective. Il y a un texte, un entretien avec Anne Bertrand, qui a été fait en 1999 pour la revue *Environnement et société*, une revue Belge, qui explique un peu ce que l'on peut entendre par là : ne pas laisser la notion de vigilance à la police, mais faire de la vigilance le concept d'une véritable activité ouverte, dans laquelle se joue le lien démocratique. Qu'est ce que c'est qu'être vigilant ? Au nom de qui, de quoi ? La police je l'entends évidemment ici au sens de Jacques Rancière...

Donc cinq phases. Cinq phases dans lesquelles à chaque fois le lien entre ce que l'on connaît, ce que l'on ne connaît pas, ce qui est incertain, ce qui compte, ce qui ne compte pas, ce qui existe ou pas est en jeu. Une phase d'émergence ou un signe inattendu, une surprise a lieu. Par exemple une usine chimique explose. Je ne vais pas vous faire le coup ici, en insistant sur le cas AZF ! Or on voit bien que tout à coup, suite à l'événement, tout un dossier de fond est réactivé : « Seveso qu'est ce que c'est ? » On redécouvre un monde, il y a un événement, lequel peut venir des choses mêmes, une catastrophe, ou d'un acte intentionnel. Le 11 septembre c'est quand même des gens qui ont décidé de passer à l'action... Ce n'est pas : « Non, on s'est trompé, on faisait des exercices de vol et on est passé dans les deux tours, désolé ! ». Il y a bien une intentionnalité. Donc intentionnel ou non-intentionnel, fortuit ou révélateur de structures latentes, ce sont des partages décisifs qui se jouent au cours de la phase d'émergence d'un signal public, émergence qui peut prendre différentes figures distribuées entre deux extrêmes, le surgissement (Tchernobyl, AZF) et la présence continue mais lancinante (pesticides, pollution atmosphérique). A ce propos un journaliste du Figaro vient d'écrire un bouquin remettant en selle la thèse de l'acte terroriste dans l'accident d'AZF. Mennessier, tel est son nom signe souvent des papiers qui tentent de renverser le cadre d'analyse dominant sur un dossier ... En tout cas, le jeu possible sur l'intentionnel et le non intentionnel est central pour les acteurs. Est-ce que c'est une manipulation ? Est ce une fabrication ? Ou est-ce que derrière ce signe se cache une série ? Est-ce que le tsunami de 2004 n'est que le premier d'une longue série ou est ce que c'était le « big one » ? Depuis vous avez régulièrement des alertes au tsunami. Parce que le moindre tremblement de terre est désormais indexé sur un calcul et les experts consultés disent : « Oui, ça peut très bien provoquer un tsunami ». Qu'est-ce qu'un signe ? Un canard qui passe une frontière avec H5N1 et vous avez une alerte nationale. Donc la phase d'émergence de chaque nouveau signe, acteur, message, argument, dispositif, ses modalités de construction sont décisives et doivent être décrites avec précision, parce que ces modalités vont contribuer à former une matrice, celle du précédent. D'où ça part, comment c'est traité, qui intervient tout de suite, quels sont les outils qu'ont utilisés ?

Deuxième phase, la mise en discussion. Quel type de controverse ? Restons sur H5N1, la souche de la grippe aviaire. L'incertitude, là c'est simple à énoncer : est-ce que ce virus va muter ou non ? Est-ce que ça va devenir une maladie interhumaine, une pandémie ? Parce que pour l'instant, ce sont les oiseaux qui sont touchés, et qui n'affectent des humains que de manière ponctuelle et dans des conditions très particulières. L'OMS lance son signal d'alerte global dès 2004, mais c'est surtout en 2005 et 2006, qu'un net infléchissement du discours se produit : on n'y coupera pas, il y aura des millions de morts. On ne sait pas quand mais la pandémie aura avoir lieu, il faut être prêt même si on n'évitera pas des dégâts monstrueux. Personne n'est prêt dit l'OMS. En clair, pour contraindre les gouvernements à se préparer, l'OMS lance une sorte de fausse alerte générale. Et tout à coup arrivent des gens qui disent : « Excusez-nous mais pour l'instant c'est une maladie, une zoonose, une maladie animale ». « Donc aidez nous, vétérinaires, à faire notre boulot, et arrêtez de faire du foin

pour vendre des médicaments. » Voilà la controverse! On ne s'y attendait pas, c'est un dossier consensuel, personne ne souhaite mourir d'une nouvelle grippe espagnole et il y a eu le SRAS en 2003. Et en fait l'émergence de la prophétie de malheur officielle de l'OMS rend visible une rivalité, notamment entre l'OIE et l'OMS... On voit bien que la controverse peut prendre des formes intéressantes pour nous puisqu'on voit des acteurs signaler leur intérêt, leur engagement, leur priorité, leur légitimité à intervenir aussi.

Troisième phase, la plainte et la dénonciation. Alors je rassemble un peu ce qui mérite d'être distingué dans le détail, mais en gros c'est l'accusation qui l'emporte sur la logique de la controverse. Les acteurs passent de la discussion des faits à celle des valeurs et donc des attachements, et très vite les arguments usent de l'ad hominem. Cela peut rester en mode mineur comme lorsqu'un vétérinaire qui dit : « Arrêtez, c'est les oiseaux qu'il faut traiter, et il faut nous aider les paysans à traiter leurs poules, pas besoin de lancer une alerte dans les aéroports dès qu'il y a quelqu'un qui éternue pour donner le sentiment que l'on protège bien le bourgeois occidental ». Le passage de la controverse à la critique radicale fait partie des points centraux de l'analyse, car ça pèse sur la trajectoire des causes et crée de l'irréversibilité. Certaines alertes suscitent des désapprobations par leur caractère disproportionné. Récemment il y a eu une alerte sanitaire en France parce que deux gamins ont eu une diarrhée je ne sais plus où. Les services sanitaires ont relevé dans la bouteille de jus de fruits qu'ils avaient bu, je ne sais quelle bactérie qui apparemment justifiait une alerte sanitaire nationale. Mais si la critique sert souvent à relativiser une hypersensibilité aux sources de danger, lorsqu'arrivent la plainte et la dénonciation c'est beaucoup plus lourd parce que justement on va se poser la question de la responsabilité, de l'intention, de la volonté, et du droit. Evidemment le principe de précaution est posé sur un élément juridique très fort, qui est la mise en danger d'autrui. Depuis 1993 le code pénal en France a modifié ses règles et vous pouvez attaquer sans que le dommage ait été réalisé. Par le simple fait d'avoir été mis en danger. Ce qui est quand même une modification radicale, largement issue de l'affaire du sang contaminé. Donc les plaintes, les dénonciations sont aussi décisives à regarder. Sur quoi s'appuient les acteurs pour porter leurs critiques radicales ? Dans les OGM, les agriculteurs anti-OGM disent : « Oui, le risque sanitaire, environnemental, c'est controversé, on n'est pas sûr, mais nous ce n'est pas ça le problème... C'est une firme qui va nous tenir par. Les ... et on ne va plus pouvoir choisir et développer nos variétés, et on sera complètement dépendants économiquement. C'est une injustice fondamentale. Et l'Etat est là pour nous représenter et nous protéger, pas pour nous faire plier devant des intérêts privés ! ». Dans ce genre de figure on a changé de registre et on a un dossier qui se construit comme un rapport de forces politiques.

Donc quatrième phase, l'épreuve de la représentation politique. Tout ça peut, à un moment donné, sortir dans l'espace public. Sous quelle forme ? Alors évidemment quand c'est de Villiers, qui prend la défense des apiculteurs et qui en fait un argument pour sa joute contre les lobbys de partis de droite dominants, ça donne une connotation particulière au dossier de l'insecticide Gaucho, mais en tout cas il joue sur l'alerte et le principe de précaution, et en intervenant dans le dossier, il le politise. Quand les Verts acheminent un certain nombre de dossiers qu'ils essaient de faire passer, de les faire inscrire comme on dit sur l'agenda, il politise... Donc le travail de représentation politique peut former une phase en elle-même, laquelle qui peut être reprise en cycles et rebonds multiples, rien n'est linéaire. Je parle d'ailleurs de travail de représentation politique mais le travail politique déborde ou dépasse le seul champ politique constitué. Ce qui importe ici c'est que cela va modifier l'ensemble des objets. Cela ne passe pas inaperçu car cela passe par des rapports parlementaires, des commissions d'enquêtes, des réunions de concertation. Mais on peut aussi renverser le questionnement est regarder ce que l'agenda politique ne prend pas en compte ou seulement après un délai très long. Prenez par exemple les conséquences de Tchernobyl, des plaintes ont été déposées il y a déjà pas mal de temps sur le problème des thyroïdes, avec une

association de malades qui accuse le gouvernement de pas avoir passer le signal à temps, et quand on regarde un peu les alternances politiques et les manières dont elles ont géré le nucléaire, on voit que tous les secteurs se sentent potentiellement mis en cause...La juge Bertella-Geoffroy qui tente de pousser ce dossier en avant ... Pour l'heure elle a réussi à mettre en examen le professeur Pellerin, à le sortir de sa retraite... Bon ce n'est pas Lévi-Strauss... Chacun son destin. Tout le monde tape sur Pellerin... Mais lui dit qu'il avait des directives au dessus. À ce moment là, le porte-parole du gouvernement était Alain Juppé, et celui qui était chargé de la communication du gouvernement n'était autre que ... Nicolas Sarkozy. Et donc... De toute façon la gauche qui a pris les commandes dans la période suivante était pro nucléaire et, pour les victimes, a contribué à enterrer allègrement ces histoires. Le passage au politique peut donc provoquer des déplacements de forces, mais aussi des jeux plus ou moins obscurs, et ça c'est l'affaire de supports critiques comme le Canard Enchaîné de montrer qu'il y a toujours des coups qui se jouent dans les coins... Sans tomber dans la théorie du complot, c'est pour nous central de voir comment les acteurs sont, ou ne sont pas, vulnérables, à un moment donné, à des accusations, des alertes ou a des controverses, et le type de ré-action que développe un système de pouvoirs en place.

Enfin, une autre phase est très importante et sur laquelle on travaille de plus en plus, c'est tout ce qui concerne la régulation et la normalisation. Comment se mettent en place des dispositifs qui vont prendre en charge le dossier, précisément pour le ramener dans un cadrage, terme que j'emploie le moins possible mais qui vient assez naturellement, pour réduire les incertitudes. Couper l'influence des inquiétudes fondamentales, donc des peurs etc... « C'est bon, on sait exactement combien il y a des métaux lourds dans votre bouteille de vin, il n'y a pas de problème. D'accord il y a des métaux lourds... » Enfin on mesure tout, on informe le consommateur, on lui recommande de faire de l'exercice tous les jours, on fait des normes, des décrets, on les rend plus ou moins applicables, on veille, et dès qu'il y a une alerte, hop ! On exhibe son arsenal de mesures et de contrôles. Ça donne les bouteilles de jus de fruits, et vous avez des experts mobilisés, des agences sanitaires qui veillent, processus institués qui, évidemment, informent en retour l'émergence des nouveaux signaux. Je finis, cette fois c'est promis, c'est ma dernière phrase. Évidemment le problème de ce genre de processus c'est que quand vous avez beaucoup de dossiers à suivre et à normaliser, les nouveaux dossiers qui arrivent, ça recommence, vous ne les voyez pas venir ou ils basculent dans la critique radicale. Les dispositifs sont de nouveaux en porte-à-faux et les alertes n'entrent pas dans les cadres qui ont été construits à grands frais pour toute la série antérieure. Et on se retrouve avec les trois formes d'incertitude à affronter, l'inquiétude, la mesure et l'indétermination ! Mais c'est la vie normale des démocraties complexes dans lesquelles nul ne sait par avance de quoi seront faites les épreuves du futur.

Patrick Chaskiel :

Merci, c'est une innovation par rapport à ça [note : désignant le texte].

Francis Chateauraynaud :

Oui, oui, je ne lis pas les textes, sinon je ne me déplace pas...

Discussion

Patrick Chaskiel :

Oui, c'est une reformulation. Donc on va essayer de savoir si tes arguments résistent à la contestation. S'ils sont réels. Je ne sais pas comment prendre... Est-ce qu'il faut prendre dans les trois... dans les trois parties que tu as énoncées... Prenons par un bout ou par l'autre, on va remonter,

lancer la discussion en vrac, donc... Est-ce que déjà il y a des interventions à chaud ? Amorcez.

Francis Chateauraynaud :

Oui, sinon je reparle !

Alexandre Le Gars :

Oui, bonjour monsieur, Alexandre Le Gars, maître de conférence à l'IUT A à Paul Sabatier, chercheur au LERASS. En droit privé. Ce que j'ai trouvé très intéressant c'est ce lien fort que vous faites entre le risque et l'incertitude, parce que je vous écoutais, je réfléchissais, je me disais : « Est-ce que l'incertitude peut- être la source de choses positives ? » Et en fait, de manière implicite, vous y avez répondu par la négative en disant que finalement l'incertitude est liée au risque parce qu'elle fragilise les situations. Voilà, c'est juste une ouverture, une question d'ouverture.

Francis Chateauraynaud :

Oui, en tout cas la première règle c'est d'éviter d'utiliser des conceptions, des concepts aussi fondamentaux, puisqu'ils sont dans la constitution, dans des textes, dans des décisions, répercutés à plein de niveau, sans les retravailler, et voir ce que les acteurs y mettent. Donc la positivité ou la négativité ça c'est un peu compliqué... On peut dire qu'il est positif qu'il y ait des tas d'agences sanitaires aujourd'hui, que l'Etat se soit redéployé autrement et que la sécurité sanitaire, environnementale, ou même que les technologies soient systématiquement débattues par exemple. D'ailleurs actuellement il y a beaucoup de débats autour des nanotechnologies que le gouvernement tente d'encadrer, parce qu'il y a le précédent sur les OGM ... J'en ai parlé avec Le Déaut, qui a été quand même l'initiateur de la conférence de citoyens en 1998 sur les OGM. D'abord, comme il dit, elle a lieu en pleine Coupe du monde, et personne ne l'a vue. Mais elle a eu un gros impact sur les OGM. Le Déaut dit qu'il ne faut pas recommencer sous cette forme, parce qu'on va encore être dans le malentendu. Les nanotechnologies, c'est autre chose. C'est une échelle. On ne peut pas interdire à des chercheurs de travailler à une échelle, c'est absurde. Si vous interdisez les nanos, vous interdisez de travailler à une échelle, ça n'a pas de cohérence, donc vous allez mettre tout le monde en colère. Par contre, il y a des applications qui génèrent des nanoparticules. Alors les nanoparticules, quand on interroge des physiciens, des experts en toxicologie, ils disent, en fait ça c'est le dossier des particules ultrafines. Voilà typiquement un angle ... le débat public n'est par lui même ni positif, ni négatif. Il y a une incertitude sur ce que ça peut produire. Ça peut évidemment accroître les inquiétudes qui étaient encore larvées, soit oubliées, parce que la routine a le pouvoir de tout faire oublier, soit au contraire ça peut créer des objets nouveaux, séparer les choses, et clarifier un certain nombre d'enjeux. C'est le magma les nanos, tout est encore mêlé. Ça va des nano-machins qui sont déjà en circulation jusqu'au grand projet de Minatec, du CEA, parallèlement les américains veulent faire des armées invisibles - ils sont partis dans des trucs incroyables. Jean Pierre Dupuy qui annonce la refonte de l'ontologie, avec les nanotechnologies, car selon lui notre monde physique sera redéfini dans une boucle computationnelle du fait de la convergence technologique. C'est un angle d'attaque fascinant : l'ontologie contiendrait à terme le système d'information. Il n'y aurait donc plus d'extériorité. C'est comme si l'on était sur Internet, nous mêmes, dans la boucle. Or, ce qu'il y a de bien avec Internet c'est précisément que l'on peut en sortir. C'est le problème des expériences cyber-machin ... imaginez que l'on ne puisse plus sortir de la boucle. Et il y a un quatrième problème qui est fort intéressant aussi, c'est la société de surveillance, à travers ces nouveaux développements technoscientifiques, la société de surveillance va trouver des appuis très puissants. Orwell apparaîtra comme un auteur pour paléontologue. Vous aurez un implant à la naissance, un nano-machin qui contiendra un maximum de données et de puissance de calcul, et qui pourra être mis à jour en passant devant une borne, et à partir de là le troupeau humain, le parc humain comme disait Sloterdijk sera parfaitement sous contrôle. Est-on encore dans la science-fiction, et dans l'anti-utopie, ou seulement dans l'anticipation rationnelle ? Derrière on peut

imaginer des marchés parallèles où on pourra changer les implants, il y aura toujours des systèmes de... détournement. Je reste optimiste sur ce genre d'affaire, car les acteurs, pris de manière globale et distribuée, ont une inventivité incroyable. Même les pires. Par exemple, je me suis intéressé à la guerre en Irak, qui n'intéressait plus personne en France entre 2004 et 2007... les pires salauds, qui ont envoyé leurs femmes se faire sauter sur les marchés de Bagdad, on peut les condamner moralement mais ils jouent sur cette ingéniosité pratique ... laquelle est terrifiante. Tout résistant, tout insurgé, sait qu'il faut utiliser le moindre pli du terrain pour... Par exemple, creuser un trou... Le char américain qui arrive le repère évidemment, les gars descendent, ça va prendre une demi-heure pour découvrir qu'il n'y a pas de « bombe artisanale », les fameux IED (Improvised Explosive Device). Et pendant ce temps, un autre véhicule saute de l'autre côté de la route parce que toute l'énergie du système s'est fixée sur un leurre. Même avec peu de choses, dans un contexte extrême, des acteurs vont exploiter et détourner les relations entre milieux et dispositifs. C'est positif quand ça engendre des collectifs nouveaux autour de valeurs défendables, c'est-à-dire universalisables. Là on retrouve bien notre plan axiologique. Est-ce qu'en tant que sociologues nous devons partager systématiquement les axiologies de nos acteurs ? Si on parle des droits de l'homme dans un dossier, on a tendance à y adhérer... Pas de doute, il y a des effets culturels et c'est difficile de faire une sociologie contre les droits de l'homme, enfin on voit bien. Il y a d'autres cas où c'est très difficile parce qu'on doit reconnaître une inventivité aux acteurs mais dont les conséquences ne sont pas forcément positives. Donc là sur l'axe positif négatif je reste ... en position d'observateur, et je regarde comment les acteurs se bagarrent. Par contre ce que l'on peut faire sur notre durée, là c'est déjà plus du travail d'historien, c'est regarder ce qui a résisté. Prenons un exemple, on a des outils logiciels dont je ne parle pas beaucoup dans ce genre de conférence parce que ça mêle un peu des plans différents, ce sont des sociologues électroniques avec lesquels on travaille. Il y a des textes en lignes, je n'invente rien. Et au fil des enquêtes, les logiciels ont appris à reconnaître des valeurs. C'est très facile. Vous regardez toutes les formules du genre « défendre x », « sauvez Y », « sauver la recherche » tiens. Si vous voulez sauver la recherche, c'est que vous tenez à la recherche. Donc c'est positif. C'est très difficile de sauver quelque chose qui ne va pas. « Sauver le sida », non, vous ne trouvez pas. On peut faire des contre tests comme ça, et la machine utilise des formules croisées pour construire des classes d'objets face auxquels on ne peut être que pour ou contre. En général on n'est pas pour la maladie. On peut essayer, on peut trouver des cas extrêmes. Mais il y a des choses qui sont investies positivement, d'autres négativement. Et ce qui est intéressant c'est que, selon les dossiers, ces choses parviennent parfois à s'assembler de manière harmonieuse, ça donne en fait un programme politique idyllique, vous n'avez plus que des valeurs positives. C'est « positivons », « la France d'après », créer un monde qui ressemble aux utopies, ou à l'inverse vous avez des textes complètement négatifs. Rien ne va plus, on ne croit plus en rien... Donc l'enjeu c'est bien de rendre visible le plan axiologique qui est opératoire pour une classe de problèmes donnés... Là, je renvoie à l'histoire de la sociologie ... sur le sondage continu des valeurs par exemple, toutes les enquêtes d'opinions, aujourd'hui elles se sont déplacées vers les instituts de sondages, mais elles ont quand même été fabriquées par la sociologie, relisons Lazarsfeld, ... ou Lippman en effet... Aujourd'hui c'est renvoyé aux machines privées, qui produisent un suivi en temps réel de l'opinion, par l'interrogation sur des jugements de valeur. Êtes vous pour ou contre ? Est-ce que le PS s'en est bien sorti ou mal sorti ? Ce genre d'interrogations en permanence élimine les plans ontologiques et épistémiques, c'est à dire les modes d'existence et les formes de connaissances, pour ne retenir que les jeux de valeurs. Et ça produit cette espèce de bouillie, par rapport à laquelle la sociologie professionnelle, qui est la notre, en tout cas la mienne, est de plus en plus désaxée. Et donc il faut bien rééquiper, les autres étapes sont fondamentales pour regarder comment le positif et le négatif se construisent.

Alexandre Le Gars :

Donc l'incertitude porte aussi sur le résultat ?

Francis Chateauraynaud :

Complètement. Nous avons une importante application de nos travaux pour l'AFSSET qui marche bien. Leur rêve, à l'AFSSET, c'est qu'on leur procure un outil de prévention des crises. On n'arrête pas de leur répéter qu'il y a toujours une incertitude et que l'on ne peut qu'ouvrir l'espace des visions du futur ... alors on répète ça de rencontre en réunion, nos interlocuteurs comprennent mais les chefs attendent qu'on leur trouve la boule de cristal socio-informatique ! Des réseaux de chercheurs et de logiciels qui analysent les dossiers de manière continue ne peuvent pas leur dire qu'il va y avoir tel événement précisément ! Ils rêvent. Nous ce qu'on peut faire c'est mettre à plat l'ensemble des outils, des valeurs, des mondes, qui sont convoqués à un moment donné, le mettre en perspective comparative et historique et après cela relève de stratégies d'institution.. On peut éventuellement signaler des processus émergents qui, sous certaines conditions, peuvent s'entrechoquer et préparer une crise. On avait vu venir par exemple la crise du Chlordécone aux Antilles, mais simplement parce qu'on lisait attentivement les informations ! Bien gérer les crises, c'est une obsession des décideurs mais un vrai dilemme pour les chercheurs dès lors que nos travaux sont instrumentalisés dans ce sens...

Patrick Chaskiel :

C'est un vieux rêve...

Francis Chateauraynaud :

Oui tout à fait, les premières tablettes d'argiles parlent de ça... Les premiers pouvoirs comprennent que l'écriture est un instrument de maîtrise du temps politique... et ce n'est pas anachronique que d'y voir des embryons d'opinions publiques. La chronique sumérienne, écrite par les scribes, les spécialistes de l'écriture, raconte les histoires qui visent justement à faire que le bon peuple s'y retrouve, trouve sa place dans cette histoire, ce qui permet de stabiliser...au moins, disons, l'avenir proche ...

Patrick Chaskiel :

Par contre ce qui est nouveau c'est ton expression de sociologue électronique.

Francis Chateauraynaud :

On utilise cette formule depuis pas mal d'années en fait, au moins 2003...

Philippe Terral :

Bonjour, Philippe Terral, sociologue, Maître de Conférence STAPS au centre Universitaire J.F. Champollion, laboratoire SOI. J'aimerais revenir sur les trois plans que tu évoques : l'axiologique, l'épistémique et l'ontologique. Quelle est ta position, parce que sur le terrain que j'étudie, la question de l'épistémique elle est complexe, car il y a un conflit entre le vrai et l'efficace. Par exemple entre l'option, moi je travaille sur des controverses entre scientifiques et théoriciens dans le monde du sport ... où se joue à la fois la question du vrai, produire les connaissances du vrai et produire les connaissances techniques efficaces pour l'entraînement par exemple. Donc c'était pour voir sur ce genre de dossiers, comment vous l'appréhendez, comment ça se pose, est-ce qu'il y a ces questions dans l'épistémique, qu'est-ce que tu mets plus précisément dans l'épistémique ? Est-ce qu'avec le technique, on est déjà passé sur de l'axiologique, avec des préoccupations plus politique ?

Francis Chateauraynaud :

Il faut être prudent sur l'usage de cette architecture. Justement, elle fonctionne bien, on l'a discutée devant des philosophes, donc c'est rassurant, ils n'ont pas crié au scandale. Parce que c'est un

triptyque assez basique en fin de compte. Ce qui m'intéresse c'est d'une part de regarder comment les collègues, par exemple Bruno Latour, et ses amis... assemblent ces différents éléments, ou au contraire ne les distinguent pas. Comment peut-on construire une sociologie normative ou pas avec ça ? Donc ça c'est la première fonction analytique. La deuxième c'est du côté des acteurs, et là on reste pragmatique, c'est les acteurs qui définissent, ce qu'est une valeur. Moi je ne sais pas. Quand tu dis « le vrai », pour certains acteurs c'est une valeur. Par l'exemple pour un journaliste d'investigation, c'est une valeur cardinale... Prenons Anne Marie Casteret que j'ai bien connue, décédée il y a quelques années. C'est elle qui a révélé le sang contaminé, or elle a souffert énormément de ça, puisqu'on l'a traitée au début comme une paranoïaque... Or, pour elle, c'était une valeur absolue le vrai. Le rôle du journaliste est de rétablir la vérité. La fonction vérité peut ainsi être érigée en valeur suprême et cela produit des effets : une poursuite de l'enquête à tout prix par exemple. Le reste on s'en moque. Les religions on s'en moque, la science même on s'en moque puisque si elle n'approche pas de la vérité elle n'a aucune valeur. Donc attention à ne pas rabattre sur les plans des entités toutes faites, ces plans se sont des grandes modalités de rapport au monde en somme ... Et pratiquement l'objet consiste à regarder comment les partages s'opèrent, donc là le partage que tu réinstalles et qui est fort pertinent : connaissance versus efficacité par exemple... En fait tes acteurs doivent le... sont eux mêmes pris dans le passage de frontière entre axiologique et épistémique. Est-ce que ce qui compte c'est d'être efficace, ce serait la valeur ultime, celle de la compétition en l'occurrence. L'efficacité, la capacité à produire des choses qui marchent, et notamment si on parle d'évaluation, on est dans l'évaluation déjà. L'évaluation ça abolit les frontières... évaluer c'est constamment passer des faits dans le registre des valeurs, évaluer, on est dans la valuation quoi. Alors est-ce qu'un instrument de mesure peut fonctionner sans intervenir dans un espace de valeurs ? Regardons la querelle actuelle sur les revues, qui est quand même intéressante, l'idée d'un classement qui soit objectif se heurte aussitôt à plusieurs façons de mettre de l'ordre dans les préférences comme disent les économistes. Par exemple, on considère que publier dans une revue américaine c'est mieux que dans une revue francophone. C'est ce que dit le classement. Après on se demande comment on peut hiérarchiser des choses qui n'ont pas le même sens pour tout le monde, selon les disciplines, selon les objets, etc. Donc on voit bien que l'épistémique et l'axiologique sont constamment en tension, cela recoupe l'idée d'incertitude au sens d'incomplétude... Mais attention à ne pas réifier des états de choses : on distingue analytiquement les plans ou les modes pour mieux saisir les frictions.

Philippe Terral :

Je continue à réagir sur l'épistémique, parce que moi j'avais classiquement fait la distinction entre le juste et le vrai. Parce que du coup qu'est-ce que l'épistémique ?

Francis Chateauraynaud :

L'épistémique ce sont les catégories et les outils détachables des personnes. Ce qui fonctionne comme outils, en entrée, ça peut être des données, ça peut être des informations, ça peut être des observations et en sortie, des connaissances. Un capteur. Alors c'est trivial, ça ramène les connaissances à peu de choses. D'ailleurs que font les laboratoires ? C'est faire passer à travers des instruments de mesure des choses qui n'étaient pas visibles, pas mesurées, pas perçues ou pas analysées. Et donc la pollution de l'air par exemple. Mais évidemment pour que le capteur ait un sens il faut bien qu'il communique avec les deux autres plans, parce que sinon on peut s'amuser, à mesurer la pollution sur la Lune. Pourquoi pas, c'est un projet qui est financé, par les Chinois... L'épistémique, c'est le mode de connaissance mais qui évidemment doit être relié à un monde et qui peut être saisi dans un monde de valeurs. L'opposition du vrai et du juste c'est un conflit de valeurs ! Par rapport aux différentes constructions philosophiques, cela fait penser à Habermas effectivement. J'ai beaucoup bataillé... à la fois je reconnais qu'il y a un moment habermassien qui est fort, c'est à dire qu'il y a trois choses qui préoccupent les acteurs : l'authentique, le juste et le

vrai. L'authentique est supposé renvoyer directement au monde, à l'absence d'idéologie et de calcul : « Je suis comme je suis ». En soi effectivement c'est très difficile à contester. Mais cela ouvre sur l'économie de la bonne et de la mauvaise foi, c'est la dramaturgie goffmanienne : « Arrête ton cinéma ! » Habermas consacre énormément de temps à Goffman, qu'il tend à réduire à l'agir dramaturgique, qui boucle sur l'authentique... avec cette notion centrale de mise en scène. Le juste, là on retrouve Ricoeur et Boltanski... Le vrai, c'est la prétention à la vérité, alors est-ce que la vérité c'est l'objectivité ? Le problème d'Habermas c'est qu'il ne nous donne aucun outil pour aller voir comment ça se passe chez les acteurs. En pratique c'est compliqué, l'axiologique peut contenir l'authentique. Face à cette construction, il ne s'agit pas d'opérer un renversement au sens habituel, mais plutôt de désaxer un peu le propos pour tirer au clair des processus complexes et assez opaques. On peut rencontrer des cas où il n'y a pas de valeurs en jeu. Alors il existe ou il n'existe pas ce H5N1 ? Est-ce que ça fera des millions de morts ? Est-ce qu'on s'en moque ? C'est le problème du cynisme aussi. On peut agir dans un monde sans valeur : « Courir plus vite ». Et je repose la question, est-ce qu'en sociologie on doit adhérer aux valeurs ?

Julien Weisbein :

Bonjour, Julien Weisbein, maître de conférence à l'IEP de Toulouse, et LASSP, Laboratoire des sciences sociales du politique. En fait c'est une question, je ne sais pas si c'est vraiment une question ou une auto publicé, mais dans l'ABCdaire de « A » à « T », enfin plutôt la collection des dossiers que vous traitez avec votre cadre d'analyse, est-ce que vous avez le « M » pour « Marée noire » ? Parce que nous en fait on a fait une enquête sur le Prestige, je suis en train de finaliser le bouquin, et il s'avère que c'est aussi un bel exemple, un beau dossier. Nous l'avons traité localement sur le pays basque notamment, avec le discours des acteurs du Sud-Ouest, les média électroniques. Et ce que l'on observe c'est que c'est des choses qui rebondissent beaucoup en fonction d'une actualité juridique, donc l'Erika qui évidemment interfère sur le traitement du dossier du Prestige, qui donne lieu de plus en plus à une espèce de littérature, je suis en train d'en acheter beaucoup sur Amazon, tout ce qui est « essayisme », « scientifico-essayiste », enfin bref, ça ce n'est pas tout à fait inédit dans les controverses. On a travaillé ça évidemment sous le registre de l'épreuve. L'épreuve du Prestige si vous cherchez le bouquin. En tout cas on était partie d'une définition « actancielle », les acteurs, on a travaillé sur les surfeurs, mais aussi les pêcheurs etc... Comment des groupes sociaux se rebaptisent, se refondent, à travers l'épreuve, une marée noire, en plus une marée noire particulière, avec une cinétique... A la fois dans l'urgence, la catastrophe, mais en même temps qui s'installe dans la durée, qui dure plusieurs mois. Donc évidemment on a travaillé avec les *Sombres précurseurs*, on fait un usage de vos travaux pragmatiques, mais il y avait quand même des petites cases qui pour nous manquaient, et c'était notamment la case de la politisation. Surtout de l'introduction des élus locaux. En fait les élus locaux dans la pollution du prestige sont déjà présents en fait. C'est à dire que ça ne débouche pas sur de la politisation, sur de l'appel à élu, sur de l'appel à des catégories politiques, elles sont là avant même que les boulettes arrivent sur la côte basque. Donc il y a une politisation avant même... Alors c'est peut être mon tropisme de politiste, je n'en sais rien, mais les acteurs étaient déjà préparés, des discours armés, il y avait ATTAC, des collectifs qui étaient déjà disponibles... Je veux dire le registre de la politisation, l'embrayage politique, justement il n'y a pas eu d'embrayage politique, c'était au moment où la marée montait. Donc voilà... La question peut-être plus précise que je pourrais vous poser, c'est : est-ce dans votre effort taxinomique qui nous est utile, on travaille sur des cas... est-ce que vous l'affinez ? Je dirais est-ce que vous faites ce que font les acteurs par exemple ? Sur les dispositifs de plans, les retours sur expériences, on affine les cases...

Francis Chateauraynaud :

Oui... on affine, et même un peu trop. Le problème c'est qu'on a tellement affiné ces dernières années que parfois on ne voit plus rien... Il y a trop de catégories... Chaque case a son modèle.

Actuellement, j'essaie de prendre un peu de recul. Je vois trois voies, que je peux rapidement donner et qui concernent je crois la question de la politisation:

Il y a celle suivie par Jean Michel Fourniau : l'angle c'est le débat public. Quand il y a débat public, on peut dire que d'une certaine manière ça part d'institutions. En tout cas la plupart des débats publics, via la CNDP ou d'autres, sont déjà insérés dans des matrices institutionnelles. Donc le politique est déjà concerné par le débat public et il y a un formatage, un cadrage considérable. Là ce qui est intéressant c'est de voir arriver des acteurs comme les riverains, ou d'autres, qui vont essayer de changer le cadre. On l'a particulièrement fait sur la ligne TGV Paris-Nice, en gros, je résume, mais au bout d'un certain temps de débat, les riverains disent que les cadres qui font Paris-Nice ou les gens qui ont leurs maisons secondaires à Nice on s'en fout, et qu'il faut commencer par traiter les problèmes de TER locaux. Et finalement les conclusions du débat, c'était, je caricature un peu mais c'est ce qu'on en retient : avant de faire des grandes infrastructures à distance, est-ce qu'on peut avoir une circulation un peu plus normale de transport en commun dans une région ?! Voilà typiquement là un affrontement qui est intéressant. Et c'est une première voie de la politisation, un débordement du cadre dans un débat public ...

Patrick Chaskiel :

Mais qu'est ce que tu appelles « politisation » ?

Francis Chateauraynaud :

Quand je dis politisation, je pense à la production par un acteur d'une puissance d'expression politique, que ce soit à l'échelle locale, nationale ou internationale... Qu'est-ce que ça change dans la conception de l'acteur politique ? J'ai fait un article la dessus dans la Revue Européenne des Sciences Sociales. En gros, cela revient à considérer le politique sous l'angle de l'impact ou de la portée d'un argument ou d'une cause, d'un mot d'ordre. Ça n'a pas d'autre but que de permettre de lier plus fortement argumentation, mobilisation et représentation politique, à partir d'un petit déplacement sociologique ... sinon qu'est-ce que le politique, ce sont des débats à n'en plus finir. Bruno Bernardi, un philosophe spécialiste de Rousseau, s'est penché sur la question de la représentation de manière assez critique, selon lui la philosophie politique dominante ramène tout à la représentation politique... or l'idée c'est qu'à un moment donné un acteur a une puissance d'expression reconnue par les autres, puisque sinon c'est pas une puissance d'expression. A chaque fois qu'il parle, il est repris, suscite des réactions, déplace des forces, même si c'est parfois marginal. Autrement dit, sous ce rapport tous mes dossiers sont politiques. En un sens, tout est politique, évidemment. Les acteurs qui prennent le risque d'une parole publique, sortent de leur micro monde, ce qui engage toujours potentiellement une chaîne indéterminée d'acteurs qui peuvent venir donner leurs avis, et donc ils prennent un risque énorme d'être contredit, maltraité Prenons un exemple : un chercheur de l'INSERM qui travaille sur les risques cardio-vasculaires depuis très longtemps, enfin il n'est pas si vieux, il a mon âge. Vous avez peut-être entendu parler de Pierre Meneton. A un moment donné il publie des conclusions à partir d'études qui constatent qu'en France, visiblement rien n'a été fait pour réduire le taux de sel dans les aliments. La quantité de sel dans les aliments, dit-il, c'est connu depuis longtemps, ça donne un excès de maladie cardio-vasculaires notamment. En gros ce serait des dizaines de milliers de malades et de morts en moins si on arrivait à réguler ça. Il le dit, il sort un peu de sa réserve pour le dire en tant que chercheur, et il est interviewé par... Je crois que c'est Le Point, comme il le dit lui-même, qui n'est pas un « journal gauchiste ». Or, la forme finale de l'interview dit en gros que le lobby du sel n'a pas envie d'entendre parler de ça. Et le lobby du sel, on ne sait pas qui c'est, aucun acteur, aucune firme n'est nommé expressément. Et tout à coup on voit les Salins, la compagnie des Salins du Midi ou du Sud je ne sais plus, qui l'attaque pour diffamation. La politisation elle vient d'où dans ce cas ? Elle vient de la rencontre de trois acteurs : un chercheur qui sort un peu de sa réserve, un journaliste qui va

légèrement amplifier le propos – Menton se demande après coup s'il a vraiment dit ça, il ne se rappelle plus très bien... Et voilà en plus le lobby qui sort de son silence alors même qu'il n'accuse personne en particulier. Soit donc un acteur qui se sent visé par une assertion très générale et qui de fait endosse, prend le rôle: « Nous sommes le lobby du sel ». C'est un acte politique au sens où : « J'existe publiquement, je suis désigné, je porte, je suis porte-parole d'intérêt ». Et la politisation du dossier du sel elle passe par cette conjonction.

Julien Weisbein :

C'est surtout la régulation par une arène judiciaire, on ne passe pas par un différend privé...

Francis Chateauraynaud :

Oui la diffamation ça renvoie toujours au genre judiciaire, mais c'est toujours : « L'image que vous donnez de moi dans le public est bafouée », c'est l'argument de la diffamation, c'est : « Vous avez touché, porté atteinte à mon image publique, à mes intérêts publics » et donc la parole publique est sous contrôle de la diffamation. On voit que le changement d'arène ça peut produire des malentendus considérables. C'est une des voies de la politisation. Qu'il y ait des acteurs politiques déjà identifiés comme tels ne suffit pas... Est-ce que c'est un problème de nombre de cycles, parce qu'il y en a eu d'autres, il y a des précédents ? En vertu de quoi c'est disponible pour se mobiliser ? Un élu qui ne s'intéresserait pas à un problème sanitaire ou environnemental aujourd'hui passerait pour un... Il y a une responsabilité politique préconstituée qui fait que certains dossiers ne peuvent plus passer à côté du politique... Dans l'éducation nationale il y a eu la fameuse affaire du panneau de basket... ça avait fait un mort. Du coup, après ça il y avait des alertes des parents qui voyaient des dangers un peu partout... Donc le proviseur, enfin tout le monde se mobilisait pour traiter le problème. C'est une voie de politisation parmi d'autres bien sûr. Mais on voit bien que les scandales ou les révélations vont justement jouer sur ce décalage. Je pense qu'il faut se donner une pluralité de modes de politisation... Parce qu'on peut l'entendre comme action sur le grand public, ou prise en charge par des porte-parole, ce n'est pas exactement pareil... Ou en créant un rapport de force qui modifie les institutions.

Marie-Gabrielle Suraud :

Marie-Gabrielle Suraud, Maître de conférence en Information communication au LERASS. Moi je voulais revenir sur ta qualification de l'argument. Un bon argument se définit par sa résistance à la contestation. Alors bien sûr quand on dit ça, ça veut dire que, ça ne dit pas qu'un jour où le rapport de force est renouvelé la contestation ne va pas remettre en cause la stabilité apparente de la position, alors ma question est la suivante : Est-ce que cette approche veut dire que l'on abandonne toute considération procédurale et substantielle ?

Francis Chateauraynaud :

Alors... tout dépend du terrain sur lequel on se place. Si on prend le droit disons que l'on n'aura pas les mêmes soucis, parce que la part de « procédural » est déjà fortement constituée. Un des problèmes que l'on a avec le débat public dans sa procédure d'évaluation par exemple, que l'on a particulièrement observé sur le débat du nucléaire, c'est que les règles sont fixées de telle manière que les arguments puissent automatiquement sortir du respect de la procédure. Or personne n'y croit. Soit parce qu'il s'agit de langues de bois pré-adaptées et qui utilisent la procédure, donc finalement il n'y a pas de mauvais arguments ni de bons arguments qui tiennent la route, mais seulement des acteurs qui savent utiliser des procédures de prise de parole. En droit, tout le monde le sait : un bon avocat, c'est celui qui trouve le vice de procédure. Le reste, le fond... Est-ce qu'il est défendable, X ou Y ? Il y a toujours une incertitude, y a les bonnes causes d'un côté et puis il y a les procédures. C'est vrai que le procéduralisme, il faut lire le truc de Karpik sur les avocats. C'est le passage de la plaidoirie au mode industriel. Le problème n'est pas de croire ou de ne pas croire ce

que dit X ou Y, c'est d'avoir la bonne stratégie procédurale. Si on a une visée stratégique, c'est utiliser les procédures de manière optimale. De façon à coincer en fait l'adversaire dans un jeu de procédures. Ça c'est un premier point. Le deuxième concerne l'idée même d'argumentation. L'argumentation ce n'est qu'un moment dans une chaîne d'actions et de réactions. Je rappelle qu'un argument, dans la lignée rhétorique, comme celle de Perelman, ça a pour fonction de produire une croyance ou une conviction chez l'autre. C'est à dire qu'en argumentant je vise à accroître ou diminuer son degré de confiance, de croyance, de conviction. Dire que X est un bon argument, c'est dire que l'on tient compte de ce que l'autre a dit, et que ça modifie, au moins partiellement, la relation, ça la renforce - mais ce faisant ça peut en affaiblir d'autres : « Il ne faut pas écouter ce type là ». Donc il faut bien voir que l'argument c'est lui même un élément dans un ensemble plus vaste. Alors cet ensemble justement, on ne peut pas le déterminer trop à l'avance, et c'est pour cette raison que la validité des arguments ne peut jamais être établie a priori et in abstracto. L'étude de l'argumentation depuis les Grecs, jusqu'à Perelman et plus récemment Plantin, s'appuie largement sur le genre judiciaire et la figure de la plaidoirie au tribunal. Pourquoi ? Parce qu'au delà de l'argumentation il y a une décision. Une décision, un jugement. Et décortiquer des arguments sans parler de la suite, c'est à dire de l'impact, c'est à tous les coups rater l'essentiel. C'est vrai aussi pour les débats publics. A ce propos, on a développé un projet sur la portée du débat public. Ce qui est intéressant dans les arguments, c'est leur portée. Certes, c'est un peu jouer sur les mots - j'ai l'art d'utiliser des notions qui sont intraduisibles en anglais, et comme je fais de plus en plus de sorties dans des réseaux anglo-saxons, j'ai du mal à trouver les bonnes traductions. Par exemple, une notion comme la « prise », c'est intraduisible. Cela peut être « grip », « grasp », « hold », « affordance », et même « purchase » ! C'est d'ailleurs pareil pour lanceur d'alerte parce que si on dit « Whistleblower » cela renvoie à une tradition anglo-saxonne de dénonciation de violations de la loi qui n'est pas celle dont on est parti. Enfin tout est comme ça. Et donc avec « portée », il n'y a pas d'équivalent, ce n'est pas seulement « scope » ! Parce que c'est à la fois la portée musicale, c'est à dire que la manière dont s'agence une argumentation, sa mise en musique au sens fort, et qui pose d'ailleurs un problème d'harmonie, de cohérence, cela doit tenir la route, pour une certaine durée. Car plus tout cela dure un certain temps. C'est comme un phrasé, une argumentation. Tout à coup si vous changez de style ou de mode, cela s'entend. Il y a aussi la portée au sens de l'impact. Et la portée au sens de l'engendrement, des petits que cela peut faire. L'idée de portée c'est bien de remonter en amont et de voir comment se fabrique une argumentation qui va ensuite être reprise et produire des effets. Je travaille beaucoup avec une linguiste, Marianne Doury dont je vous conseille les textes qui sont très bons. Elle s'intéresse au mode ordinaire de l'argumentation, en mettant l'accent sur les procédés par lesquels les acteurs identifient des arguments et se réfèrent eux mêmes à des arguments. Si on dit « untel c'est pas un bon argument », ça pointe à la fois sur la présence d'un argument, en tout cas d'une prétention à argumenter, et ça indique une opération évaluative. Du coup, on utilise plutôt l'argumentation comme système de repérage : « Tiens, ils ont l'air d'argumenter ». Mais on ne sait pas trop a priori ce qui forme le cœur de chaque argument. D'autant que le sens de l'argument dépend pour l'essentiel de sa visée. Portée / visée, on peut dire que je joue sur les mots mais c'est en tout cas un de mes programmes de recherche. D'ailleurs, le terme qui s'est imposé ces dernières années, c'est celui de balistique. Balistique, c'est à dire la manière dont on lance un objet dans l'intention de lui faire décrire une trajectoire... Regardez : dans l'expression « lanceur d'alerte » qui s'est banalisée depuis Les Sombres précurseurs, il y a bien cette idée de lanceur, et de quelque chose qui est lancé, l'alerte, laquelle va emprunter une certaine trajectoire. L'idée de trajectoire renvoie à la manière dont les acteurs font avancer un dossier. Faire avancer une cause, un dossier, un problème. Évidemment d'autres acteurs interviennent et donc la trajectoire peut être déroutée. Et comment la visée, parce que la balistique ça suppose quand même une visée, un impact, une cible : « Je veux changer la loi », ou « je veux refonder le CNRS » - enfin un but dans la vie ! Les causes se constituent toujours avec des visées, « régulariser tous les sans-papiers », « interdire les OGM définitivement en Europe et développer le bio »... Le problème c'est

qu'entre ces différentes visées et les différentes épreuves qui se produisent, parfois de manière totalement chaotique, avec le surgissement d'acteurs qui n'étaient pas prévus au programme, d'événements perturbateurs, etc. On le voit bien : Seveso et AZF, c'est pas simplement des catastrophes et des concertations, c'est aussi des événements qui déroutent un tas d'acteurs et qui changent la mesure du risque. En créant des précédents, c'est-à-dire des événements qui échappent à la réduction première qui avait été opérée. Et donc la balistique en question elle est assez compliquée, et de ce point de vue elle est complexe et post-post-moderne. Un peu comme les missiles qui changent de trajectoires et de cibles en cours de route. Aujourd'hui les militaires utilisent des missiles dits intelligents, qui s'arrêtent, qui repartent et cherchent par exemple un chef Taliban. Bon évidemment le chef Taliban a laissé son téléphone portable volontairement à un de ses voisins. C'est le problème : jusqu'à quel point ça peut être retourné afin de créer des victimes civiles collatérales et mettre la population en colère contre celui qui est censé la libérer.

Enfin bref, la balistique c'est très intéressant, parce que ça mêle l'aspect trajectoire toujours incertaine, toujours liée à des forces, à un champ de forces qu'il faut traverser, il y a des obstacles, il y a des contre-missiles, le fameux Patriote... parce que ça peut s'arrêter en cours de route – comme lorsque se forme un contre-lanceur d'alerte - ou un contre-expert. Un contre quelque chose. Mais bon ça ouvre un espace de travail où ce qui est intéressant c'est la comparaison des trajectoires et ce qu'elles nous disent des champs de forces. Du coup la question procédural / substantiel devient presque... pas anecdotique, parce que dans certaines arènes, comme le droit, effectivement ça prend une dimension décisive, mais le procédural a tendance à écraser le reste... Du point de vue de l'observation pure ... par exemple la CNDP le voit très bien sur ses débats publics. On va consacrer une énergie considérable à définir les temps de parole, les tours de paroles, les comptes-rendus, etc... de façon à régler au maximum le dispositif. Et dans le cas des déchets nucléaires ... les déchets nucléaires c'est intéressant parce que des gens sont entrés dans la salle lors de la première séance et ont commencé à chanter une complainte sur la Terre outragée, enfin c'était une émotion absolument incroyable, et les organisateurs ont dit : « Si ça commence comme ça on est mal parti ». Puis les experts ont pris la parole... En fait, on ne sait pas ce qui peut se passer dans une rencontre publique. Tout procéduraliser, c'est potentiellement vider les échanges du sens que les acteurs vont leur donner. Dans le cas de l'EPR, Flamanville, les anti-nucléaires, utilisant les cahiers d'acteurs, dispositif complètement procédural, ont mis ce fameux document confidentiel défense, qui en fait est ridicule, puisqu'il disait en gros : « Si quelqu'un avait l'idée de prendre un avion de ligne ... », c'était une allusion au 11 septembre évidemment, « et de le projeter sur la nouvelle centrale nucléaire, elle n'y résisterait pas plus que les précédentes ». Alors c'était dit par un expert de la défense, noir sur blanc, dans un document classé. Le Réseau Sortir du Nucléaire le rend public via la procédure CNDP et il y a un gars de la défense qui suit le débat public sur le nucléaire, c'est son boulot, et il dit : « ça il faut le mettre hors-ligne ». Donc incident, il faut tout annuler. Les anti-nucléaires disent : « Attendez, vous retirez un argument de poids. Notre argument c'est de dire que justement, l'EPR n'est pas plus sécurisé que le précédent ». Et on voit bien que la procédure et le substantiel jouent au chat et à la souris !

Marie-Gabrielle Suraud :

Oui mais moi je n'entends pas procéduralisation comme toi. Tu l'entends au sens d'« instrumentalisation ». Moi je l'entends plutôt comme « condition de validité ».

Francis Chateauraynaud :

Tu veux dire « épistémologique » ? Donc condition de vérité alors ?

Marie-Gabrielle Suraud :

En tout cas condition de validité. Vérité, je ne sais pas.

Francis Chateauraynaud :

Alors ça c'est le problème des logiciens... actuellement, j'avoue que je suis dans le flou. C'est un serpent de mer dans le champ de l'IA, lequel entre nous patine un peu depuis 40 ans, en tout cas en matière de compréhension sémantique. Nous on avance un peu, mais on dit qu'il s'agit de simples « sociologues électroniques » comme ça ils ne nous tirent pas dessus à bout portant. Si je dis qu'il s'agit d'intelligence artificielle... : « vous êtes sociologue, sortez ». Bon, l'interdisciplinarité, c'est un mythe. Le problème que je vois, c'est celui de la prise en compte des formes de raisonnement, c'est à dire la validité du raisonnement, c'est ça que tu voulais dire ?

Marie-Gabrielle Suraud :

Non, la procédure comme condition de validité d'une décision que tu prends par exemple. Mais qui n'est pas du point de vue de l'instrumentalisation...

Francis Chateauraynaud :

Je vois deux choses, et c'est fort intéressant, les collègues qui travaillent sur la comparaison entre la France et les États-Unis, sur la manière d'installer des lois bioéthiques, par exemple sur la médecine génétique. Les États-unis viennent d'autoriser la vente d'animaux clonés dans l'alimentation. En fait les industriels ne sont pas fous et disent : « Non, seuls des descendants seront mangés par des américains ». On n'expose pas directement le consommateur. Mais la question se pose, est-ce qu'un descendant hérite des propriétés du clone en tant que artefact ou est-ce qu'en fait il a rejoint l'espèce naturelle... Et du coup se posent des problèmes énormes de procéduralisation de la discussion, qu'est-ce qu'on peut introduire comme expertise, contre-expertise, point de vue, il y a cet aspect là... Quelle est la place du contradictoire ? Est-ce qu'on a déjà une carte d'acteurs ? Qui peut s'exprimer sur les normes, les règles, etc ? Ou est-ce qu'on lance une consultation et on ne sait pas qui va intervenir. Là les conditions de validité vont forcément être différentes. Tu prends un forum internet, on en a étudié quelques-uns, on l'a fait un peu sur la sécurité routière, mais là ça allait parce que l'objet était assez cadré. À un moment donné, il y avait un problème parce que sur un forum les motards sont arrivés, massivement. Un internaute s'en rend compte et dit : « S'il n'y a plus que des motards, je m'en vais ». En gros ils avaient utilisé les forums pour faire valoir les points de vues des motards contre l'histoire des feux de croisières. On voit que sur un fil de discussion internet, il n'y a quasiment plus de procédure de validation. On est très vite dans l'anathème, occuper l'espace, placer ses documents. On ne respecte même plus la procédure de nos maîtres, la procédure grammaticale. Car la procédure minimale, c'est articuler. Donc tu vois, ... c'est pourquoi je vois une spécularité potentielle dans la question : qu'est-ce qui fait qu'à un moment donné un dispositif argumentatif est présentable tel quel, transférable sans modification ailleurs. Est ce que c'est la question ?

Marie-Gabrielle Suraud :

Non, tu n'es pas forcément obligé d'être dans quelque chose de figé. C'est de toute façon effectivement soumis en amont ... Ce n'est pas forcément un stock d'acteurs figés et bien déterminés, tu peux avoir des interventions. Si la procédure l'a pré-intégré, enfin je ne sais pas, ça va m'emmener un petit peu trop loin... C'est pas forcément avoir quelque chose de figé. Tu peux justement penser la complexité...

Francis Chateauraynaud :

Le droit n'est pas forcément figé ! Ne dis pas ça à des juristes !

Marie-Gabrielle Suraud :

Non mais je veux dire que tu peux avoir une procédure avant de la remettre en cause et de la faire

évoluer, de la faire bouger, c'est quand même...

Alexandre Le Gars :

Le fait social bouge plus vite que le droit, c'est évident. C'est évident !

Marie-Gabrielle Suraud :

Je pense oui ! Enfin...Mais après tout dépend comment tu peux gérer la complexité...

Francis Chateauraynaud :

Pour moi l'argument c'est un des éléments de base de l'édifice, qui sert d'unité de signification que l'on peut retrouver dans tous les milieux que l'on traverse, les arènes que l'on étudie. Il y a l'acteur, il y a l'argument. L'idée est de travailler les deux de manière conjointe, les jeux d'acteurs et d'arguments, c'est un peu le slogan que l'on a stabilisé. Parce que des acteurs sans argument, ça existe, enfin c'est rare, mais si vous poussez à minima, vous avez : « j'existe ». C'est effectivement une revendication d'existence. J'avais travaillé sur les intermittents du spectacle, on a un corpus, parce qu'il y a les dossiers liés aux risques, mais il y a aussi des séries liées à des mouvements sociaux divers. Dans le dossier des intermittents, on a vu émerger une association de « spect-acteurs ». Voilà des personnages qui ne veulent plus être réduits au rôle de spectateurs, qui veulent être spect-acteurs, et donc participer aux négociations sur le régime des intermittents du spectacle ! Le ministère de la Culture a dit : « je ne reconnais pas ces gens-là comme eds interlocuteurs ». Ils sont arrivés à Avignon avec des machins, etc... Evidement, selon les RG, on soupçonnait les intermittents d'avoir essayé de soudoyer trois quatre personnes pour faire exister les spect-acteurs ... pour défendre la cause du spectacle vivant, histoire de dire les spec-acteurs sont avec nous, ce n'est pas seulement les acteurs, les producteurs, les scènes de théâtre, c'est aussi des spec-acteurs. Ça n'a pas tenu longtemps... Mais on voit bien que le surgissement des acteurs pose assez vite le problème de leur entrée dans des arènes de discussion, de représentation, et donc dans la dynamique argumentative. S'il est pertinent de les voir entrer sur la scène publique c'est qu'ils pèsent dans la confrontation des arguments. Acteurs et arguments, c'est un peu la même chose, on ne peut pas les dissocier artificiellement. D'ailleurs ça a des conséquences sur les définitions de l'intérêt. On y reviendra, je vois qu'il y a une autre question.

Nadine Haschar-Noe :

Bonjour, Nadine Haschar-Noe, laboratoire SOI, Toulouse 3. Par rapport aux arguments, vous dites que acteurs et arguments, vous avez du mal à différencier. J'avais une question sur les arguments justement, j'ai pu travailler là-dessus. Est-ce que vous avez travaillé sur, à la fois une forme de catégorisation d'arguments qui seraient utilisable, mobilisable dans certaines situations, plus que dans d'autres et est-ce que vous avez également travaillé sur les liens possibles, les formes de rhétoriques possibles pour lier les arguments entre eux ? Quand on entre dans les discours, dans l'analyse de ce que disent les acteurs, on a quelques fois des problèmes de catégorisation, alors c'est peut-être un gros mot, mais essayer de repérer des formes d'arguments.

Francis Chateauraynaud :

Oui, c'est tout à fait dans le sujet, parce qu'on fait ça de manière intensive et presque industrielle. On a fait des machines pour ça, pour nous aider à repérer les registres argumentatifs dans des flux compliqués... Mais dans la catégorisation des arguments il y a deux niveaux, pour l'instant on n'arrive pas à les articuler clairement,

La première classe, renvoie à la définition des arguments par les spécialistes de l'argumentation. Sont répertoriés des types d'arguments depuis très longtemps, et c'est très coûteux d'en ajouter un. En gros vous avez « ad hominem », « par les conséquences », « l'argument d'autorité », enfin tous

ceux que l'on connaît. Donc pour typifier les arguments, on voit bien, à un haut niveau de généralité, indépendamment en gros du sujet traité : si je dis « c'est Claude Allègre qui le dit donc c'est vrai », a priori c'est un argument d'autorité – en fait aujourd'hui c'est plutôt ironique, car Allègre est plutôt associé à de la polémique. En tout cas il est possible de repérer toutes les séquences qui s'appuient sur une autorité. Alors en l'occurrence, si l'autorité est contestée... En plus dans cet ensemble vaste des linguistes, on a ajouté ce qu'ils appellent les mouvements argumentatifs, c'est à dire par exemple la concession. Par exemple : « Certes, votre question est intéressante, mais elle n'est pas dans mes cordes ». Vous voyez, des stratégies rhétoriques. Mais ça c'est le niveau 1, qui existe depuis fort longtemps, on trouve déjà chez Aristote, les éléments de rhétorique comme ensemble de techniques que l'on doit être capable d'identifier pour évaluer une argumentation.

La classe 2 ou le niveau 2, c'est ce qui m'intéresse plus. Ce sont les arguments qui marquent les controverses... On va parler par exemple de l'écologie profonde, ou de l'argument sanitaire, ou de l'argument altermondialiste. On qualifie des arguments. On peut du coup sonder dans des corpus, les secteurs où se concentrent des registres argumentatifs, leurs combinaisons possibles. C'est comme les recettes de cuisine, on peut tout essayer avec tout : on a même vu des gens mélanger le magret de canard avec l'ananas. C'est quand même incroyable ! À un moment donné ça paraissait invraisemblable et puis vous pouvez les associer, ça devient tendance même. Il en va de même pour les arguments : on peut faire des mélanges, les mettre à l'épreuve dans différents agencements, mais à un moment donné il y a quand même des prototypes, des figures qui ont une certaine cohérence, pour les acteurs en tout cas. Cela revient à la question du point de vue substantiel... En fait on ne sait pas encore très bien ce qui fait qu'un réseau ou un registre argumentatif finit par fonctionner presque tout seul. Par contre on sait que c'est assez manipulable. Hier il y avait un gars de la Confédération paysanne qui m'a dit, après avoir vu nos analyses de corpus sur les OGM : « De toute façon on va mettre dès demain un truc sur notre site pour faire dire à ton logiciel le contraire de ce que tu veux lui faire dire ». C'est l'idée qu'un argument se retourne toujours, qu'il contient son contre-argument ou ses modalités de dissolution, que c'est une question de point de vue. Mais il y a quand même des noyaux qui s'organisent justement parce qu'il y a les acteurs qui les portent. Est-ce que l'on peut dire par exemple qu'EDF est contre le nucléaire ? Imaginons une dépêche AFP qui vient de tomber : « EDF prend position contre le nucléaire »... C'est assez improbable. On voit bien que ça suppose une telle transformation, enfin qu'il y a eu de tels processus de crises et de transformations... Enfin imaginez : « Nous, on a réfléchi, on veut faire des éoliennes, de la biomasse, voilà, le nucléaire c'est fini ». Le Réseau Sortir du Nucléaire crierait à l'intox ! On voit bien qu'il y a des préférences liées à des noyaux d'activités, donc ça veut dire que les arguments crédibles sont liés aux modes d'ancrage dans le monde, mais ça ça n'intéresse pas vraiment les linguistes, le monde n'existe pas vraiment pour le linguiste, du moins pas en dehors du discours ou de l'énonciation. Et donc les arguments de deuxième classe portent précisément sur l'articulation entre milieux et acteurs, ou si vous préférez sur les porte-parole de milieux, parce que la notion d'acteur renvoie dans la sociologie des controverses à l'idée de porte-parole d'un milieu. Nous sommes les chercheurs du public, on est les intermittents du spectacle... Enfin on désigne un univers, sinon on n'est pas acteur, enfin le terme n'est plus qu'un mot passe partout. Alors on peut dire : « Je suis ». Pas de qualification, pas de milieu associé, rien. « Tu veux dire que tu es citoyen du monde ? » « Non! Non! Je suis. Je suis un être ». « Ah oui, certes, mais il y en a beaucoup d'autres... » Donc qui représente qui ? Et donc il y a bien cet enjeu à un moment donné, d'articulation. Et c'est pour cela que l'évaluation pragmatique des arguments s'appuie sur cette articulation dont il faut examiner les éléments. Alors sans doute faut-il être prudent et ne pas substantier ce principe d'articulation, qui est aussi un principe de pertinence, parce que ça peut se dissocier, se séparer. Il y a des acteurs sans arguments ou des acteurs qui changent constamment d'argument. Est-ce que le KGB avait des arguments par exemple ? Bon j'ai un peu tendance à aller

aux extrêmes, mais... c'est le jeu de la variation et de la substitution, véritables outils analytiques en la matière. On le voit bien : on pouvait mettre n'importe qui au goulag, pour n'importe quoi. Pas besoin d'argument. Il faut lire Axionov, La Saga moscovite. « Mais qu'est-ce que j'ai fait ? » « On s'en fout de ce que t'as fait... »

Nadine Haschar-Noe :

Si je vous comprends bien, selon les acteurs il y a des horizons possibles d'arguments et d'autres qui sont inconcevables ?

Francis Chateauraynaud :

Voilà, c'est pour ça que le surgissement d'un nouvel acteur provoque toujours un choc dans le jeu des arguments. « Qu'est-ce qu'il vient faire là celui là ? Je ne vois pas le rapport. » Ce qui est intéressant, par exemple sur les OGM, on a tout le corpus depuis 25 ans à peu près, on commence à regarder dans les détails un peu, on voit à un moment donné arriver l'argument Bio. Parce qu'au début l'affrontement OGM ne fait pas du tout appel à la filière Bio. La filière Bio surgit alors que parallèlement on commence à dire : « Voilà le seuil de définition de l'OGM ». En gros, tout ce qui est au dessus de 0,9, c'est de l'OGM. Si vous prenez un lot de quelque chose, vous trouvez 0,9% de maïs, de soja, de colza contenant des OGM. Et donc du coup les gens commencent à dire : « Attendez, il faudrait peut-être nous consulter pour définir les seuils ! ». Et donc la filière Bio s'organise et surgit dans le dossier comme argument avec des acteurs pour la défendre. Et sur tous les dossiers on a des choses proches, comme tout ce que l'on appelle des controverses métrologiques en fait. L'enjeu, c'est la mesure. À partir de tant d'événements vous avez un quartier sensible ! Mais rapidement la mesure peut devenir le nombre de CRS que vous devez mobiliser le samedi soir... Tous les acteurs à un moment donné amènent avec eux des principes, des valeurs, des modes de connaissances, et des milieux et selon la forme de leur déploiement ces éléments vont modifier le jeu argumentatif. Nous ce que l'on repère avec nos outils informatiques ...c'est compliqué car il faut apprendre à la machine à revoir leurs catégories régulièrement. Par exemple quelqu'un qui prononce le mot précaution en 1973, on ne peut pas dire que c'est un précurseur du principe de précaution. Ça va au-delà du lexique, au delà de la présence des mots et des choses. Je pourrais faire une réponse plus technique mais bon...

Nadine Haschar-Noe :

Oui parce que la réponse qui consiste à prendre des occurrences je connais un peu, j'ai fréquenté un peu Patrick Trabal, et sa façon de travailler la dessus me dérange toujours parce que au-delà des catégories un peu froides je dirais, on derrière des choses qui sont je dirais plus mouvantes, qui évoluent dans le temps, qui peuvent être introduites dans une arène par un acteur qui est nouveau, ...

Francis Chateauraynaud :

Oui, mais dans Prospéro, si vous faites une allusion à ce logiciel, d'abord la flèche du temps est très importante dans le traitement de l'information, et dès que l'on fait des catégories on les met en rapport avec d'autres éléments. Par exemple les réseaux évolutifs, est-ce ce que finalement la catégorie est complètement déplacée dans des nouveaux univers lexicaux, des nouveaux mondes, et les formules, les façons d'assembler des mots du discours, notamment les marqueurs et les adverbes, on ne part pas simplement de l'idée que X va désigner un chat comme un chat ...

Patrick Chaskiel :

Moi je voulais poser une question sur le rapport entre argument et contestation, dans le sens où tu le présentes : un bon argument au fond, c'est un argument qui résiste à la contestation. On pourrait inverser d'ailleurs, une bonne contestation c'est... ce qui résiste à l'argument. Mais dans les deux cas,

je ne vois pas trop ce que tu appelles « résistance ». Je peux le voir en disant : « bon finalement c'est toujours là, dans le débat public, au fond, que j'ai suivi aussi pour l'EPR. Bon les anti-nucléaires sont là, etc... » Avec Marie-Gabrielle on a même organisé un jour une rencontre entre la CGT, autour d'un site nucléaire, et les anti-nucléaires du coin, très forts dans le réseau. On les a vu s'affronter, finalement je ne sais pas qui argumentait, qui contestait. Pas un dialogue de sourds, parce que bon on sait bien que le débat est clos avant d'être ouvert sur cette question là, en l'état actuel des choses. Donc qu'est-ce que c'est que la résistance finalement de l'argument à la contestation, qu'est-ce qui te permet de dire qu'un argument résiste ? Tu vois ce que je veux dire ?

Francis Chateauraynaud :

Oui, oui, excellent ! Il faut me pousser dans mes retranchements... D'abord, l'argumentation, ce n'est pas l'argument. C'est à dire qu'argumenter, c'est une action. Pour moi il n'y a pas l'action et l'argumentation, l'argumentation c'est un des modes de l'action. Une action dont la visée peut être de convaincre ou tout simplement d'installer quelque chose dans un espace où ce n'était pas présent. Par exemple faire entrer des éléments dans ce séminaire, ou, inversement, les en chasser. Classiquement les bons auteurs considèrent qu'une argumentation a pour objet de faire changer les convictions de l'autre. Pour te répondre, je peux m'appuyer sur une autorité – argument d'autorité ! Dans ces cas là, j'ai recours aux travaux de Pierre Livet. Livet est philosophe, vous connaissez peut être, il a écrit un livre très utile pour ça, qui s'appelle *Emotion et rationalité morale*. Et la thèse de Pierre Livet est fort intéressante. Elle dérange un peu les philosophes et les théoriciens de l'argumentation, les sociologues, c'est bien pour ça. Il dit en gros que les émotions ont toujours posé problème, on les a évacuées du raisonnement rationnel, et dans l'argumentation normale il n'y a pas d'émotion, c'est une série de propositions articulées, on passe de l'une à l'autre de manière transparente, pas d'analogie, pas de coups fourrés, on élimine les fallacies et on va à la conclusion de manière logique. Evidemment, tout le monde sait que cela ne marche pas. Et Livet dit que les émotions étant embêtantes, car soit on en fait des propriétés des personnes, il y a des gens colériques, il y a les paranoïaques, etc. Soit on considère que c'est l'échec de la raison, du délibératif au sens rationaliste etc. Et il montre tout le contraire : que l'émotion est un système d'alerte extrêmement puissant qui marque ce à quoi je tiens vraiment. J'en viens à la résistance. Ce sur quoi je vais résister. Et donc, première chose, première forme de réponse, quand on voit qu'un argument résiste, on voit la colère monter chez celui qui n'arrive pas à le déstabiliser, car il va devoir revoir ses propres arguments et donc ses croyances ou ses représentations ! Et ça c'est assez efficace. Et inversement, quand un argument ne résiste pas, on voit les émotions se produire chez celui qui perd prise. Puisque ces arguments ne tiennent plus la route. Alors ça peut être le bafouillement, ça commence avec des choses extrêmement basiques, on se met à bafouiller. On arrive en force, on dit : « Nous voulons une augmentation de salaire » et puis on revient « Bon, d'accord c'est compliqué on a obtenu un engagement pour plus tard ! ». La perte du signal, de la force du signal... Là on voit des chercheurs en colère, on fait du terrain tous les jours, et la question se pose constamment aux acteurs que nous sommes : est-ce que dans six mois, mon argument aura encore de la force ? Donc les émotions individuelles ou collectives, sont un des marqueurs, à la fois un support et un effet, de ce jeu entre ce qui résiste et ce qui ne résiste pas. Et du coup en même temps on a une information majeure sur ce que Livet appelle la « révision des croyances ». « Est-ce que je suis prêt à tenir ma position, à quel prix ? » Ou commence la rhétorique et l'engagement des valeurs auxquelles on tient ? Alors le seul défaut que l'on peut trouver chez Livet, c'est que du coup il instrumentalise beaucoup la notion d'émotion. L'émotion esthétique par exemple, ce n'est pas son problème. Et il mélange parfois, ce n'est pas son problème de philosophe, perception et émotion. Parce que ce qui se passe au niveau des affects et des percepts opère à un niveau plus fin. Je peux sentir intuitivement que ce que je suis en train de dire ne va pas tenir la route. Et donc finalement je ne le sors pas. Vous voyez ? On le voit dans la construction progressive des arguments au fil de situations. Parce que nos acteurs finalement... c'est « small groups » and « big issues », comme

disent les anglo-saxons, de grands dossiers se jouent parfois avec trois bonshommes. C'est toujours les mêmes... Donc il va avoir deux ou trois stratégies : ceux qui ne vont jamais varier leur argumentation, pour justement éviter d'avoir l'air de modifier leurs croyances. C'est le rôle parfois du syndicaliste, du porte-parole, du militant. Il va maintenir son message, même si les faits le contredisent... « Un autre monde est possible, si si ! » Le deuxième truc, c'est de tout le temps intervenir en dernier. Ça c'est la stratégie je dirais de Le Déaut, qui est très malin. Il fait venir tout le monde : « déballez tout. » Et je prends le meilleur à la fin, le meilleur de mon point de vue ationaliste, parce que c'est quand même très positiviste tout ça, il y a forcément des choses qui tiennent, des choses qui ne tiennent pas, mais a priori je ne sais pas ce qui résiste : « allez y, déballez tout ». C'est aussi une façon d'éviter la colère, d'éviter le choc, et la résistance ne se manifeste qu'à la fin. Et la troisième réponse, elle est radicalement empirique : c'est le recoupement. Alors ça c'est un autre plan de travail que je ne cite pas à chaque fois... J'ai quand même été regardé il y a quelques années ce que c'est qu'une preuve pour les acteurs. Le problème c'est que l'argumentation croise de temps en temps ce vieux problème, fort classique, qui est qu'il est préférable d'avoir des preuves que de ne pas en avoir, et donc des faits qui résistent à l'argumentation critique, là ça répond ouvertement au cahier des charges, c'est à dire : « Vous pouvez me sortir le document comptable dans lequel la direction de la Société Générale a donné un certain nombre d'accords sur les procédures en question ? » « Le voilà ». Rien à faire, le document résiste à l'épreuve. C'est le document authentique par lequel on a autorisé à faire des opérations sur des comptes... Voilà. Donc c'est vrai. Et cette contrainte de recoupement ou de vérification opère dans tous les secteurs. J'avais travaillé sur la boîte noire de l'Airbus A320, j'y repense parce qu'il y a une qui vient de tomber en mer... Le premier Airbus A320 comme vous le savez sort de l'usine presque neuf en juin 1988. Il y a une démonstration à un meeting à Habsheim, en Alsace. Et le pilote, enfin l'appareil est vanté comme le premier doté d'un vrai ordinateur de bord, qui fait vraiment des opérations autonomes. Enfin presque ... Il est plein de qualités puisqu'il peut quasiment s'arrêter et redémarrer. Le problème c'est que les gens ont gagné un vol gratuit, une espèce de tombola, il y avait quand même 130 personnes à bord, le premier vol sur un Airbus A320 ou le dernier sur le Concorde, vous choisissez Et en gros le pilote arrive, les applaudissements, c'est le clou du spectacle, en bout de piste et là on voit l'avion s'enfoncer dans la forêt. La controverse c'était est-ce que le pilote a débranché l'ordinateur – première hypothèse- et a voulu prendre en main l'appareil ? Est-ce que l'ordinateur l'a complètement déboussolé ? En tout cas, il est entré dans une phase, trop lente, trop tard, trop bas, donc le calculateur ne savait plus ce qu'il devait faire. Est-ce qu'il devait se poser ? Repartir ? Et donc, cas qui n'avait pas été prévu dans le logiciel. Et là la boîte noire est un enjeu monstrueux. Il y a une lutte entre la gendarmerie, la direction de l'Aviation civile, je ne sais plus quel autre acteur... Il n'y a pas eu beaucoup de morts, trois, mais des gens ont été blessés et puis de toute façon c'était inadmissible pour un meeting aérien. Et donc la boîte noire est supposée résister à la contestation. Manque de bol, quand on sort l'enregistrement, il manque les deux minutes cruciales. Réaction : « Ce n'est pas possible, c'est encore un coup de Airbus industrie et des Toulousains ça ! » « Ils ont retiré la preuve de façon à ce qu'on reste dans la conjecture. » Voilà, je ne sais pas si je réponds, mais les trois phases possibles de résistance sont prises en compte, ça fait un gros cahier des charges !

Patrick Chaskiel :

Je vais te dire pourquoi j'ai posé cette question, parce qu'en lisant ce texte qui traite, enfin c'est quelque chose que tu as déjà traité avant, de signal faible, de signal fort, je me suis posé exactement la même question. Je me l'étais posé en écoutant d'ailleurs d'autres collègues travaillant sur le risque. Tu connais la thèse de Jouzel sur les éthers de glycol, c'est un peu cette idée que ce sont des problèmes à bas bruit. Je me suis toujours demandé : « Mais c'est quoi un problème à bas bruit? » Alors sachant que je venais de taper sur internet, il y avait le Wi-Fi et j'avais trouvé 1 500 000 pages sur les éthers de glycol. Moi j'ai toujours cette difficulté pour pousser un peu le raisonnement dans

ces retranchements, c'est à dire qu'à un moment donné, on a un peu un argument, si je puis dire, mais qui est un peu fragile, passer du signal fort à signal faible, ou l'inverse, en gros, si j'interprète bien ce que tu dis dans le contexte, est-ce que ça va se répercuter dans les média de masse ou pas ? C'est un peu ce qui ressort je trouve, alors peut-être que je l'ai mal lu... Alors que tu peux avoir, sur les éthers de glycol par exemple, tu as des tas de formations à l'intérieur de syndicat par exemple, alors est-ce que c'est du bas bruit ? C'est un peu cette même interrogation que j'avais qui m'a amenée sur cette histoire de résistance. Sachant que tu peux avoir des émotions fortes quand même... Il n'y a pas que les anti-nucléaires, enfin les opposants en général d'ailleurs, les politiques aussi...

Francis Chateauraynaud :

Bon il y a plusieurs hypothèses. Pour ajouter un mot sur la résistance, sur la feinte, la ruse, moi je m'appuie souvent sur Vernant. C'est *l'Odyssee*, la ruse ça marche parfois, mais maintenir la ruse sur trente, quarante ans... Même les gens les plus machiavéliques, tiens prenons Mitterrand, il n'a pas réussi. C'est à dire qu'à un moment donné ça ce voit, ça fini par être mis en rapport avec autre chose. Donc il est important de penser la résistance dans la durée. Le fait d'avoir des dossiers et des corpus sur la longue durée, ça révèle quand même des tendances et des contradictions solides sur ce qui résiste à des coups... Quand on n'avait que la situation comme cadre de référence, ça c'était ma grosse critique de la sociologie des situations dans les années 1990, et c'est pour ça que j'ai fait *Experts et faussaires*. Le but, avec Bessy, c'était de dire : « On ne va pas répéter l'économie des conventions jusqu'à la fin de nos jours ». On a dit : « Quand il y a des règles de jugement et de justice, ce que font les gens c'est qu'ils font semblant. » Et on est parti sur les faussaires et on a déréglé complètement leur truc. Et oui, parce qu'à un moment donné quand il y a des conventions qu'on arrive à défendre, il n'y a rien de plus facile que de les singer. Deuxième truc, dans ce texte, je ne dis pas que tu l'as mal lu car toute lecture est intéressante, si tu l'as mal lu c'est qu'il est mal écrit... il y a un papier d'Yves Gingras de Montréal qui s'appelle « Don't let me misunderstood » [note : Gingras, Yves (2007). « "Please, Don't Let Me Be Misunderstood" : The Role of Argumentation in a Sociology of Academic ». *Social Epistemology*, vol. 21, no 4, p. 369-389.]. Ne me laissez pas incompris ! Ceux qui se plaignent de ne pas avoir été compris, devraient d'abord regarder comment ils ont écrit. Et donc anticiper un peu la lecture ! C'est le message de Gingras – et parmi ses cibles il y a Bruno Latour évidemment. Mais je reviens à ce texte, qui reste un texte de travail. Ce que je veux dire en priorité, c'est qu'il y a toute une ingénierie du risque qui se développe sur la notion de signal faible. Moi je dis : « Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire de qualifier un signal de signal faible ? » Je mets ça en rapport avec ce que peut être un signal fort, quelque chose de visible massivement, que l'on retrouve partout, c'est pris en compte par plein d'acteurs. Et en fait je dis que le problème n'est pas là, il n'est pas entre le faible et le fort, le problème c'est comment vont s'articuler les séries invisibles ou peu visibles, et donc potentiellement non prises en compte par la plupart des acteurs. Des séries qui vont travailler un domaine et quand ça sort, évidemment plein d'acteurs découvrent un univers et contribue à donner de la force aux signaux. Le problème c'est que les éthers de glycol, je connais bien ce dossier, j'ai beaucoup discuté avec Cicoella, je connais bien son affaire, il a été obligé de passer par la voie judiciaire pour faire exister le dossier. Aller en cassation, faire jurisprudence sur le droit du chercheur à publier sur des sujets qui fâchent ses employeurs. Ce que je veux souligner c'est la série des événements qui a un moment donné s'agglutinent et s'accumulent, et qui rendent visibles, donnent de la force à certains objets. Il y a des objets qui n'ont pas besoin de ça. La catastrophe, Katrina, pour prendre un exemple au hasard... là c'est le surgissement. Et donc on est dans le signal fort tout de suite. Sauf à avoir, comme ce bouquin que j'avais beaucoup discuté, de Lecerf et Parker,...Lecerf était un ethnométhodologue – mais d'une école concurrente à celle de Quéré et ses amis. Lecerf a commis un bouquin avec un dénommé Parker en 1987 qui s'appelle *L'affaire Tchernobyl*. Et ce bouquin c'est 400 pages,

apparemment financé par le CEA mais ce n'est pas sûr, qui consiste à dire : « Soyons ethnométhodologues, les vérités sont toutes locales. Il y a eu 32 morts à un endroit. Pourquoi la télévision française en fait une affaire internationale ? Il y a eu 32 morts dans un bus au Portugal le même jour, personne n'en parle. » Donc là ils tentent de faire le travail inverse, de faire de Tchernobyl un micro-événement. C'est terrible. Et ça finit par un chapitre qui s'appelle « le complot des éduqués », c'est à dire que les gauchistes des années 70 ne sachant plus quoi faire, s'ennuyant dans les facs, en gros, un crash comme Tchernobyl c'est une aubaine pour eux ! Enfin ce bouquin est très intéressant, du point de vue de la rhétorique, car il est monté à l'envers. Par rapport au sens commun. On est dans une zone où il y a à la fois de la stratégie, de la mauvaise foi, de la violence. Le fort, le faible là-dedans c'est le produit de cette mise en tension de ce qui fait sens pour les uns et les autres. Alors je ne dis pas autre chose que : « Regardons comment ça s'agence. » Et je prends l'exemple du PS, parce que bon, il est toujours drôle celui là. Je m'appuie sur un article du Monde tout bêtement, c'est juste avant le premier tour de 2007 et on sent monter une espèce d'inquiétude rue de Solferino. Le journaliste en fait part et il dit qu'il y a un gars, moi je n'en avais jamais entendu parler, donc Gérard Legal, qui est consulté tous les jours comme un oracle. Pourquoi ? Parce qu'en 2002 il avait dit : « Il y a un truc qui ne va pas ». Ils étaient tous déjà en train de calculer le deuxième tour. Et en 2007, les gens viennent le voir et lui demandent : « Qu'est ce que tu vois ? » Ce qui est drôle c'est que lui, il dit : « Il y a désormais un risque statistique réel pour Ségolène au premier tour, parce que Bayrou quand même... » On voit bien que cette espèce de rapport au signe, qui dépend quand même d'épreuves antérieures. Moi c'est ce que je dis, c'est que c'est facile d'être visionnaire à rebours, évidemment, mais comment être visionnaire en 2002 ? On ne pouvait pas l'être. Il y a des choses que l'on ne pourra pas voir venir. Il faut arrêter d'imaginer que l'on va contrôler le futur. Il y aura des catastrophes. Et du coup on est visionnaire à rebours, car comme on a vécu un trauma, alors on va être attentif à des microsignes...

Je prends souvent l'exemple de l'hypocondrie, un peu de phénoménologie ça fait du bien... J'avais un copain, un gars totalement paniqué par le moteur de sa voiture. Un jour j'ai fais 600 km avec lui, tous les 20 km il s'arrêtait. « Tu ne sens pas ? Il va me lâcher ce moteur... » Il voyait de la fumée blanche, il devait à chaque fois ouvrir le capot et regarder. C'est une espèce de perte de confiance qui fait qu'à un moment donné l'inquiétude, toujours en tâche de fond dans la boucle de vigilance, prend une dimension démesurée du fait de son expression continue : le signal faible devient fort en continu ! Je trouve ça intéressant dans les périodes de crises puisque effectivement, la fameuse gouvernance, on voit bien qu'elle est sous contrainte d'un monde où les signes prolifèrent et débordent. Les cas que je décris sont des cas où l'on ne sait pas si les signes sont annonciateurs ou pas : « Est-ce que c'est sombre ? » « Est-ce que l'autre va s'en saisir avant moi ? » Car il y a aussi cet aspect là : « Je suis le premier à avoir détecté l'éther de glycol ! » J'ai retenu une dépêche qui a agité le Ministère de la santé, l'AFSSET et d'autres acteurs l'été dernier. On a découvert un cas de Chikungunya en Seine-Saint-Denis ! Ils étaient tous sur les dents. Un cas sporadique de Chikungunya en Seine Saint-Denis en plein été, qu'est-ce que c'est que ce truc ? Il ne faut pas le laisser passer. Donc ils communiquent sur un non problème. Parce qu'il y a eu trois ans avant, ou deux... Le Chikungunya ... mon collègue Didier Torny on l'appelle toujours Monsieur Catastrophe. On avait même proposé pour financer le laboratoire qu'il trouve une télé et passe entre la fin du journal et ma pub : « le docteur Torny vous annonce une nouvelle maladie que vous ne connaissez pas ! ». Il est très crédible quand il prend ce rôle. Alors Chikungunya, nous qui avons des machines qui produisent des corpus et qui suivent l'évolution de pleins de fils d'informations, à un moment donné je vois arriver un truc : Chikungunya. J'en parle à Torny pour savoir ce qu'il en pense. Il me dit : « c'est un truc sans intérêt ! » Comme quoi ... Il n'y a pas de système de pré-vision définitif. C'est une figure que je réutiliserai à l'AFSSET dans 15 jours : inutile de nous demander ce que l'on voit venir, on ne lit pas dans le marc de café, les choses peuvent émerger de manière subite parce que les milieux sont métastables. Ça ce met à diverger. D'autant que, de l'autre coté, il y a des

acteurs qui exploitent des situations, donc la moindre faille peut leurs servir d'alibi. Il y a donc incertitude des deux cotés, sur ce qui se passe dans les choses et ce qui se passe dans la tête des agents humains. Sur les OGM l'entrée du dossier en France a pris de court plein d'acteurs. A l'époque, Greenpeace est en perte de vitesse et visiblement ils se sont dit : « Qu'est-ce qu'on peut faire sur l'Europe et la France en particulier ». Il y a la Cogema, La Hague... Et puis il y a les OGM. Il y a une cargaison. Pour tout ce qui est maritime ils sont bons, pas de doute ! Donc ils ont investis ces deux dossiers et ils ont mis un souk incroyable. Donc on voit bien que là il y a un acteur, après on peut dire c'est purement stratégique... Mais non, parce qu'ils lèvent des lièvres en même temps. Je suis d'accord pour dire qu'un signal peut déjà être très fort localement – je me souviens de ce que faisait l'ACRO, une association cousine de la CRIIRAD, qui restait assez peu visible dans les medias. Il y a les médias, mais il y a quand même le parlement, il y a les institutions... Une journée d'agitation à l'AFSSET, à l'AFSSA, qui concerne quelques personnes en réunion qui croit voir venir une crise, c'est déjà du fort. Si les journaux n'en parlent pas... ça veut dire qu'ils ont géré la crise, entre guillemets...

N'hésitez pas, posez toutes les questions qui vous viennent ! Profitez de ma présence, puisque je prends un Airbus pour rentrer sur Paris. Je ne crois pas à la stabilité technique, et une micro fissure suffit. Mais en fait, je suis épaté par la sécurité en matière d'aviation civile. La sécurité aérienne est une conquête extraordinaire. Mais il y a une explication sociologique : ce sont les élites qui prennent l'avion. Moins qu'avant, mais quand même. Et donc on a toujours mis le paquet. Ils ont des professionnels et il y a une vraie communauté internationale pour la régulation technique. Le moindre incident est discuté, analysé. On évite de pénaliser trop vite les pilotes pour qu'ils puissent parler... On se donne des moyens de sécurité assez élevés. C'est plus discuté mais c'est vrai aussi pour le nucléaire. C'est pas complètement faux pour, je le dis même à Toulouse, pour la chimie. Il y a des incidents et des accidents mais on n'assiste pas à une multiplication des catastrophes.

Laurence Creton-Cazanave :

Bonjour, je suis Laurence Creton-Cazanave, je suis doctorante à Grenoble et je fais une thèse sur l'alerte aux crues rapides. J'ai donc une question, je suis très embêtée avec le terme de « vigilance ». J'ai bien compris comment vous vous le voyez, j'ai forcément lu votre livre... et un peu de littérature sur la question de l'alerte. Et en fait en travaillant sur l'alerte de crue, « vigicrue » etc... Et la vigilance qui devient un outil politique, qui permet de légitimer un déplacement des responsabilités. Récemment j'ai vu un préfet, enfin un chef de SPC, donc un chef de gestion des crises en gros, qui me disait : « On ne fait plus d'alertes, la doctrine de l'Etat c'est qu'on ne fait plus d'alertes, ce sont les maires qui font les alertes ». Alors évidemment les maires continuent à me dire : « On attend l'alerte de la préfecture ». Et la préfecture qui dit : « Non, non, c'est une mise en vigilance ». Je suis bien consciente que ce n'est pas la même chose, mais je suis un peu embêtée sur le terme...

Francis Chateauraynaud :

La question se pose en effet. Il y a plusieurs réponses, j'ai beaucoup trop parlé et je ne vais pas débiter trop de choses. La première réponse c'est qu'à un moment donné on demande au langage de porter trop de choses. Donc quand le ministère de l'éducation nationale s'intéresse aux lanceurs d'alertes... Bon moi ça m'a énervé, j'ai fait une réponse publique qui n'a pas été vue apparemment, rue89 n'a pas voulu la publier, bon il y a des histoires de lobbying là aussi. Ce n'est pas grave. C'est un texte tout à fait correct... Mais enfin je leur dit : « Ce ne sont pas les lanceurs d'alertes qui vous intéressent, c'est les gens qui vous critiquent. Ce sont les personnes et la critique sociale. « Lanceurs d'alertes » ça a été créé quand même pour les choses un peu détachables. Des virus, des toxiques, des choses. Si vous dites que les syndicalistes CGT de l'éducation nationale sont des toxiques... alors dites le ouvertement ! Donc les mots appartiennent, quand ils ont atteint un certain degré de publicité, ils changent de statut. Ils sont utilisés par un tas d'acteurs... Moi j'ai entendu un type de

Monsanto dire que c'était injuste la façon dont ils avaient été traités parce que c'était une entreprise qui ne demandait que du débat public. Le débat public est valorisé positivement, donc on utilise le terme ! Il y a cet aspect là. Ensuite il y a les outils, c'est à dire que ce qui est intéressant c'est qu'il y a des dispositifs... C'est vrai que le dispositif Météo France par exemple, Vigilance, avec les couleurs jaune, orange, vert, rouge. C'est un dispositif qui effectivement envoie une alerte massive pour dire : « Attention ! » et qui est un système qui est régulé par des mesures, des modèles de prévisions, des experts qui croisent leurs jugements pour arriver à dire : « C'est orange, c'est rouge ». Donc ça ça me paraît tout à fait différent d'essayer de désigner la vigilance ordinaire ce que moi j'ai essayé de faire à plusieurs reprises en sociologie, mais qui est très difficile et nos ennemis aujourd'hui ce sont les sciences cognitives... Enfin ce ne sont pas des ennemis mais on n'arrive plus à discuter avec eux, tout simplement parce qu'ils ne jurent plus que par un standard anglo-saxons de production d'énoncés scientifiques. Chez nous il reste le fantôme bienveillant de la phénoménologie et ceux qui disent : « La présence au monde... » Enfin, la présence le problème c'est que c'est déjà théologique. Alors employer « présence », je me rappelle dans un séminaire, un philosophe esthétique, un fan de Steiner, qui m'a fait lire un de ces textes, qui demande : « Qu'est-ce que c'est qu'être là ? » Alors Heidegger, le « Dasein »... Restons simples. De quoi avons-nous besoin ? D'acteurs qui font quelque chose du fait qu'ils participent, du fait qu'ils sont présents. Comment désigner cette participation ? « Participation » c'est hyper connoté... « Présence » c'est théologique. « Vigilance » effectivement c'est instrumentalisé, et puis ça va vers le « vigile ». Et le vigile ça va vers « surveillance » et surveillance ça va vers « police ». Donc il y avait l'attention, mais l'attention évidemment c'est un problème, c'est très cartésien, je fais attention à ce micro, je sais que tout ce que je dis est enregistré, par exemple, je fais attention. Ça pointe toujours sur un objet dans un contexte précis. Donc comment désigner le fait que les milieux sont habités, qu'il y a des êtres qui s'y déploient... C'est vrai que j'employais « attention-vigilance » que je prenais à Varela mais le problème c'est que Varela il a fini par accrocher ça au Bouddhisme à un moment donné. Je l'ai croisé, on a discuté avec Varela - il est décédé il y a déjà quelques années. Francisco Varela, qui a fait un ouvrage collectif avec Evan Thompson et Eleanor Rosch, *L'inscription corporelle de l'esprit, sciences cognitives et expérience humaine*. Et à un moment donné on disait : « C'est important de dépasser le débat entre science, phénoménologie... oui mais enfin le Bouddhisme... Lui disait c'est un modèle intelligible pour parler de l'épreuve de savoir si on est là ou si on n'est pas là ! J'ai trouvé cette solution un peu difficile. J'ai d'ailleurs fait un texte pour la revue Genèse qui essayait d'expliquer le problème, comment aller chercher dans une autre philosophie pour forger des concepts ? Il y avait François Julien à un moment donné je l'avais beaucoup utilisé. La « propension »... Mais est-ce que tout ceci n'est pas métaphorique ? Comment désigner la participation active des acteurs dans monde dans lequel ils sont ? L'inquiétude pourrait être un bon terme, à part que si vous le mettez dans un débat public, c'est immédiatement décodé comme « peur déraisonnable ». Hier j'ai présenté un topo sur les OGM, où j'essaie d'être symétrique entre critique régulatrice, critique radicale, etc... Et Le Déaut vient me voir et dit : « Vous avez raison quand même, toutes ces critiques déraisonnables ! » Le problème c'est que nos notions sont immédiatement décodées et recodées par des acteurs qui ont des intérêts et des représentations divergentes ... C'est terrible! Donc je sais qu'il y a plein d'acteurs qui en ce moment revendiquent la vigilance... D'ailleurs dans la préface du bouquin de Jacques Roux, j'essaie de m'en tirer en disant que c'est devenu un mot d'ordre. Alors qu'est-ce qu'on fait ? C'est pour ça qu'il n'a pas mis « vigilance », et qu'il a choisi comme titre « être vigilant » !

Laurence Creton-Cazanave :

En plus c'est d'autant plus prégnant dans cette question là qu'on est typiquement sur un modèle fantasmé de modèle prévisionniste. Et quand on est sur les crues rapides, enfin il y a d'autres systèmes mais pour la crue rapide, on est dans un phénomène extrêmement incertain, avec des problèmes d'échelles spatio-temporelles, en fait on bascule, on retrouve complètement les

problématiques que vous soulevez même si elles sont dans un domaine avec un métrologie extrêmement... Et du coup ce jeu sur les mots est d'autant plus... problématique...

Francis Chateauraynaud

Oui, il faut que sur chaque terrain on produise un minimum d'inventivité conceptuelle. Je me rappelle à un moment donné les réseaux d'acteurs hétérogènes qui se glissaient partout et pour n'importe quoi. Ça devient une langue de bois. Alors je l'avais fait remarqué dans un petit texte qui m'a valu de ne plus être invité au CSI pendant trois ans, puis un jour comme ils ont fait leur autocritique, ils m'ont réinvité. A un moment donné ils en ont eu marre de leur Actor Network Theory et puis voilà... C'est surtout vrai quand des communautés prennent de l'ampleur, on le voit encore plus nettement. Vous allez au congrès de la « 4S society » la société des sciences studies, vous croisez 4000 personnes, à travers 1200 sessions qui parlent le même jargon et quasiment de la même chose. Cela dit c'est là qu'on voit que la France n'est quand même pas perdue, puisque c'est Callon-Latour, Callon-Latour dans les bibliographies ! Une vraie success story pour nos amis. Mais eux-mêmes y vont de moins en moins parce que ça devient un espèce de brouhaha amplifié autoir d'un nouveau standard. Or je pense que la langue a au moins cette vertu, c'est de pouvoir se réinventer constamment. Elle se répare, elle est auto-réparatrice. Il y a des mots que l'on n'emploie plus, ça se déplace, on réinvestit d'autres mots, et des mots qui ressurgissent. Moi je sais que Boltanski avait juré à un moment donné de ne pas employer le mot « identité ». Puis dans son truc sur l'avortement là, il y revient, mais c'est 20 ans après. On a comme ça des tabous. « Habitus » moi par exemple j'ai du mal. Mais pourquoi ? Parce que ça enferme dans une sociologie déterministe, qui vise la personne. « Disposition » ça ne me gêne pas du tout. Bourdieu lui même a anticipé un peu la translation entre les deux... Mais vous avez raison. C'est vrai que présence, attention, vigilance, veille, on voit bien, c'est complètement dévoré par les dispositifs...

Laurence Creton-Cazanave :

J'avais essayé « présence au monde », mais ça fait grimper au rideau...

Francis Chateauraynaud :

« Présence au monde », c'est phénoménologique. C'est Merleau-Ponty. En ce moment ce n'est plus très tendance... D'autant qu'il y a les neurosciences qui en imposent. Il y a des gens comme Dan Sperber, et plein d'autres qui disent : « Les sciences sociales doivent s'adapter, les catégories sont programmées très tôt dans le cerveau, on peut commencer à voir plein de choses intéressantes avec l'imagerie cérébrale. Les valeurs, ma construction du monde, du moi, de l'intérêt etc... et grâce aux neurones miroirs... ». C'est le projet de naturalisation de l'esprit. Heureusement plein de choses sont controversées. Mais d'aucuns soutiennent que « tout ce qui fonde le dialogisme et l'interaction est déjà dans la structure biologique ». Tout le reste... des gens qui arrivent comme ça et qui naturalisent, qui disent ouvertement : « La naturalisation du sentiment moral, de l'esthétique ». Un philosophe que j'aime bien a fait un bouquin qui s'appelle... *La fin de l'exception humaine*, Jean-Marie Schaeffer, visiblement assez convaincu qu'il faut arrêter de se cacher les yeux, les neurosciences ont fait des vraies découvertes et les sciences sociales ne peuvent pas rester intactes. Il y a un effet des programmes à reconsidérer ... sur ce qu'est l'évidence du monde sensible, la relation corps-esprit, la saisie des phénomènes... J'ai vu un spécialiste en sécurité routière qui étudiait l'effet du café sur la veille des conducteurs... Il enregistrait le nombre de zigzags... Il avait étudié un échantillon d'hommes qui avaient bu du café ou pas de café. Et donc ceux qui avaient bu du café avaient une conduite plus rectiligne sur l'autoroute la nuit, mesurée tous les n mètres et... ceux qui n'avaient pas bu de café... Alors il y a un gars qui dit : « Moi je sais que le café ça donne des cancers de la vessie ». « Non, non, mais là je travaille sur le... » Et à un moment donné, dans la discussion, il y a une dame qui dit : « Pourquoi vous n'avez testé que les hommes ? » Et le gars de sortir un argument particulièrement salace : « Malheureusement il aurait fallu leur poser des

questions que nous ne permettait pas l'éthique du questionnaire, à savoir qu'il ne fallait pas qu'elles aient leurs règles pendant l'étude ». Dommage pour les neurosciences, il y a des variations à prendre en compte qui suscite la controverse ! Néanmoins, cette espèce de biologisation des contraintes est un peu extrême. « Oui, ça aurait perturbé le... » Ça aurait introduit un facteur qu'ils voulaient éliminer de leurs mesures !

Intervenant :

« C'est comme la mayonnaise quoi ! »

Francis Chateauraynaud :

Oui, dès que l'on commence à ancrer biologiquement les facteurs, évidemment... Donc nous, on accuse souvent les sciences molles d'être métaphoriques, mais ce qu'on cherche à désigner ne peut tenir dans un seul mot, il faut créer des réseaux conceptuels... Je sais que Thévenot a essayé le « vivre ensemble ». Bon vivre ensemble ça fait un peu slogan d'association de quartier... Il y a son disciple qui travaille pas mal, Marc Breviglieri, qui parle de « l'habiter ». Transformer un verbe en concept, c'est une des stratégies possibles. On pourrait revenir à la « perception », en relisant Merleau-Ponty, Bergson et compagnie, pour désigner toute cette activité permanente qui permet d'être là et de réagir. Le problème c'est que dans nos affaires, perception c'est équivalent à opinion ! Il n'y a rien à faire, on a essayé de le dire : « non, la perception n'est pas l'opinion ». Hier j'avais encore... « Nous avons ici un sociologue qui travaille sur la perception du risque. » « Argh ! » 15 ans après ! Ça résiste fortement, perception du risque c'est constitué et ... c'est l'opinion, laquelle est évidemment erronée. Laisser la perception aux gens, qu'est-ce qu'ils perçoivent, la fracture est importante... les dangers que l'on perçoit, les dangers que l'on ne perçoit pas. Si vous ne restez pas ouverts à ce niveau là vous allez écraser les catégories ordinaires... Alors vous avez le baromètre IRSN que je vous conseille de consulter régulièrement, moi j'adore. Alors je vois leurs questions : « Qu'est-ce qui est le plus dangereux ? Le sida ? La grippe aviaire ? Tchernobyl ? Et ils font des classements à n'en plus finir à partir des items de leur questionnaire ». Un jour un collègue de l'AFSSET me dit : « Il est vachement bien ce baromètre... et c'est pour ça que l'on va travailler sur les nanotechnologies. » « Pourquoi les nanotechnologies ? » « Regarde, elles arrivent en tête des peurs des français ! » « Pas du tout, ce sont les OGM. » ; il a relu les tableaux et il avait projeté machinalement le mot nanotechnologies. Ce qui montre bien quand même que ce sont des machines faites pour vérifier qu'on est en prise avec l'opinion. Tout cela nous a un peu éloigné de l'incertitude, mais bon... Au moins nous aurons tourné autour !.Merci en tout cas de votre attention !